PASSE-TEMPS

DE

BENAZET.

Il faut en toute chose
Et rejeter l'épine et conserver la rose.

TOULOUSE,
CHEZ MARIE ESCUDIER, LIBRAIRE,
RUE SAINT-ROME, N° 26.

1835.

Roop PF XIX 478

Le

PASSE-TEMPS

D'OLYMPE BENAZET.

Il faut en toute chose
Et rejeter l'épine et conserver la rose.

A Toulouse,
CHEZ MARIE ESCUDIER, LIBRAIRE,
RUE SAINT-ROME, N° 26.

1835.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Tout Exemplaire non revêtu de la signature de l'auteur sera réputé contrefait.

Benazet

A MADEMOISELLE P*****

O toi, dont les traits séducteurs
Inspirent des vers enchanteurs,
Daigne, en lisant les miens, combler l'heureuse attente
De tes ardens admirateurs
Dont chaque jour le nombre augmente ;
Et souviens-toi que, nourrisson
Du feu sacré de l'Hélicon,
Je vais, pour te louer, vertueuse Eulalie,
Faire ma cour à la raison
Et mes adieux à la folie.

LE

PASSE-TEMPS

D'OLYMPE BENAZET.

MADRIGAUX.

LES AGRÉMENS DE L'ESPRIT ET DU CORPS.

A Mme LA COMTESSE DE SENLIS.

On m'établit arbitre, adorable Senlis,
Afin de décider lequel est préférable,
D'un esprit séduisant ou d'un corps admirable.

De tous deux en vous réunis
L'avantage est incontestable.
Aussi, pour s'assurer du plus recommandable,
Devait-on sur ce point demander votre avis.
De ma chétive intelligence
On a, dans ce pays, trop bonne opinion,
Et les amis de l'indulgence
Sont les fléaux de la raison.
Mais, puisqu'en cette circonstance
Tout un cercle persiste à consulter mes goûts,
Je vais, dût-on, madame, en appeler à vous,
Sur le corps et l'esprit dire ce que je pense.
Un corps robuste ou délicat
Tient sa vigueur ou son éclat
De la nature bienfaisante;
L'esprit, dont les brillans succès
Sont si communs chez les Français,
Est le fruit du travail, d'une étude constante.
Je crois ne pouvoir les ranger
Dans un cadre plus convenable.
Le premier nous procure un charme passager,
Le second un plaisir durable.
Le temps, du plus superbe corps
Flétrit les traits, rompt les ressorts;
Mais, d'un esprit fécond l'incorruptible histoire
Garde l'éclatante mémoire,
Comme un vase égaré conserve dans l'oubli
L'odeur des doux parfums dont on l'avait rempli.

A Mlle HÉLOISE A.....

Lorsque sur vos appas tous les yeux sont fixés,
Vous prétendez, jeune Héloïse,
N'être pas comparable à tant d'autres beautés
Que la nature favorise :
D'en rechercher la preuve épargnez-vous le soin,
Au lieu d'user de subterfuge,
Souffrez que le miroir serve ici de témoin,
Et que l'amour soit votre juge.
Mais peut-on, direz-vous, justifier un fait,
Quand l'arbitre est aveugle et le témoin muet ?
Oui, sans doute, il n'est rien d'impossible à la chose ;
Et de la vérité dussé-je être martyr,
Il faut que votre cœur abandonne la cause
Que votre esprit plaide à ravir.
Regardez le témoin qui contre vous dépose,
Et finissez par convenir
Que vous joignez, sans fard, à l'éclat de la rose,
La grâce du Zéphir.

A Mlle ADÈLE B.....

Deux fortunés mortels par vos appas séduits,
Demandent votre main, ce n'est plus un mystère ;
L'un est fils de Bellone et l'autre de Thémis ;
Empressez-vous, belle étrangère,
D'en accepter un pour époux.
Le destin ne pouvait conduire à vos genoux,
Des cœurs d'un plus beau caractère.
Le premier sert l'État, son intrépidité
Vous préservera des alarmes
Dans des temps de calamité :
L'autre rend la justice, et rempli d'équité,
Il saura la rendre à vos charmes.

A Mlle FLAVIE C.....

On m'a conté qu'un libertin,
Riche, fastueux et hautain,
Ayant vu de vos traits la séduisante image,

De Toulouse naguère entreprit le voyage,
Et sur un char traîné par des chevaux de prix,
Vint avec pompe de Paris
Vous demander en mariage,
Portant dix mille écus, dans cet espoir si doux,
Pour les frais de la noce et l'achat des bijoux.
Au luxe qu'étalait ce galant personnage,
Nul ne doutait que l'or ne menât au bonheur,
Et pour prendre sa route, imitant l'écrevisse,
Que de belles au possesseur
Auraient fait de leurs jours le fatal sacrifice !
Mais vous, dont le bon sens égale les appas,
Vous, qui supporteriez tous les maux d'ici-bas,
Plutôt que d'honorer la vie
D'un mortel vicieux ou traître à sa patrie,
Écoutez, dites-vous à l'effréné mondain :
Jamais au prix de l'or vous n'obtiendrez ma main ;
Adressez vos vœux à quelqu'autre ;
Un cœur tel que le mien ne peut s'unir au vôtre.
Retenez ces transports, et ne me parlez plus
D'un hymen dont les nœuds seraient bientôt rompus ;
D'un amour passager je dédaigne l'hommage.
Sous les lois d'un époux volage,
Dissipateur et sans état,
Une femme prudente et sage
Voit tôt ou tard, de son ménage,
Le bonheur fuir avec l'éclat;
Et je ne pense pas être enfin destinée
A gémir sous le joug d'un pareil hyménée.

A ce terrible aveu de vos justes dégoûts,
Le malheureux frémit d'être connu de vous.
Ce refus le surprend, ce langage le touche,
N'osant vous regarder, il demeure muet.
Mais son silence témoignait
Que l'humble vérité sortait de votre bouche.
Il s'incline, il vous quitte, et repart à l'instant
Pour son pays natal où la honte l'attend.
Instruit par vos leçons de sa folie extrême,
Puisse-t-il, abjurant un odieux système,
Reparaître en un cercle honnête et respecté,
Avec moins de fortune et plus de probité !
Et vous, adorable Flavie,
Noble héroïne de mes vers,
Souffrez qu'admirateur de vos charmes divers
Je montre à l'avenir l'éclat de votre vie;
On y verra que la raison
Vous fit, en cette occasion,
Prouver à la beauté servile et mercenaire,
Que si d'une Romaine on vous donna le nom,
Vous en aviez le caractère.

A Mlle FELICIE P.....

Il n'est point de mortel, aimable Félicie,
Dont l'ame à ton aspect ne soit soudain ravie ;
Si, pour t'oublier à jamais,
Le sort m'offrait une couronne,
Au nom du peuple qui la donne,
Sur mon honneur je la refuserais.
Oui, je renoncerais à l'empire suprême,
Pour jouir du plaisir d'admirer tes appas ;
Que serait à mes yeux l'éclat du diadême,
Si tu ne le partageais pas !

A Mlle MAGDELAINE B.....

EN LUI ENVOYANT LE PORTRAIT DE SA PATRONE.

La sainte que votre œil contemple,
Si célèbre par sa beauté,
Offrit au genre humain le dangereux exemple

D'un amour sans fidélité.
Du vrai comme du beau vous êtes le modèle ;
Et dût un sort cruel vous priver d'un époux,
Le monde aurait toujours pour vous
Bien plus d'estime que pour elle.

A Mlle P.....

Chloé, tes appas séducteurs
Font l'admiration d'un peuple d'amateurs,
Digne d'apprécier tout objet qui le frappe.
A ses yeux pénétrans nul mérite n'échappe ;
Et tu peux aisément t'en convaincre aujourd'hui,
Par l'hommage qu'il vient de rendre
A l'héroïsme de Dupuy,
Dont l'aquilon d'Egypte a dispersé la cendre.
Je suis l'écho de ce peuple vanté
Pour la science et l'équité ;
Et, brûlant du désir de seconder son zèle,
J'ai dû, pour ma félicité,
Te consacrer une chapelle
Dans le temple de la beauté.

IMPROMPTU A LA FILLE D'UN NÉGOCIANT.

Du magasin, aimable Hortense,
Vous entrouvrez la porte à l'aspect des flaneurs ;
Avec bien moins de bruit, et bien plus d'assurance,
Vous vous ouvrez celle des cœurs.

AUTRE,

A UNE DAME QUI ME DEMANDAIT DES VERS SUR SES YEUX.

Je n'ai point le talent des chantres de Vénus
Pour célébrer vos yeux que tout le monde admire ;
Leur éclat en dit beaucoup plus
Que mon esprit ne peut en dire.

A Mme DIOS.

AU BAL DU COMMERCE.

Chacun vous reconnaît sans peine
Dans cet asile séducteur :
Vous y régnez en souveraine,
Et les autres beautés sont vos dames d'honneur.

A UNE JEUNE SŒUR DE CHARITE.

SUR L'ESCALIER QUI CONDUIT A SON APPARTEMENT.

Quoique cet escalier, ma sœur,
N'ait que huit degrés de hauteur,
Mon ame, aussi pure que tendre,
Éprouve, hélas! en vous quittant,
Autant de peine à le descendre,
Que de plaisir en le montant.

A Mlle PAULINE TALLIEN.

LE JOUR DE SAINT-PAUL, SON PATRON.

Pour venger des chrétiens le culte impérissable,
Paul supporta, dit-on, un martyre effroyable.
Celui que vous souffrez, malheureuse Tallien,
Prouve moins de vertus que n'en eut cet apôtre.
L'amour de Dieu causa le sien,
Le dieu d'amour cause le vôtre.

A Mlle AIMÉE.

De vos rares attraits que mon ame est charmée !
Ne désapprouvez pas les feux qu'elle ressent,
Si vous portez le nom d'Aimée,
Vous l'êtes véritablement.

A Mlle ÉLISABETH ARNOUX.

LE JOUR DE SA FÊTE.

Elisabeth, par ses vertus,
Obtint une couronne au séjour des élus.
Puissiez-vous, belle Arnoux, imitant sa carrière,
Loin des méchans, des envieux
Jouir du bonheur de la terre,
Et plus tard de celui des cieux !

A Mlle IRMA.

A ton nom qui n'est point commun
Tu joins une ame libre et pure;
Ta marraine t'a donné l'un,
L'autre te vient de la nature.

A Mlle JOSÉPHINE M.....

LE JOUR DE SA FÊTE.

Charmante M....., permettez qu'un poète
Vienne, le jour de votre fête,
Déposer à vos pieds le tribut de ses chants,
Qu'il consacre aux vertus, aux grâces, aux talens.
Votre auguste patron, d'honorable mémoire,
Jouit d'un bonheur éternel.
Ses bienfaits l'ont conduit au ciel,
L'art musical vous conduit à la gloire.

A Mlle AMÉNAIDE.

SUR L'ORGUEIL.

Vous êtes un bien précieux :
Je n'en serai jamais le maître;
J'en deviendrais trop orgueilleux:
Dieu me défend de l'être.

A Mlle VICTORINE.

SUR L'AVARICE.

Que ne vous ai-je en mon pouvoir!
Je croirais posséder le trésor le plus rare ;
Mais je me ferais un devoir
D'en être bien avare.

A Mlle MELANIE.

SUR LA PARESSE.

Vous travaillez trop constamment,
Vigilante et belle brodeuse.
Ah ! que ne suis-je votre amant,
Pour vous rendre un peu paresseuse !

A MA BIEN AIMÉE.

Pardonne, aimable Magdelaine,
Si lundi soir mes yeux distraits
Te reconnurent avec peine,
Malgré l'éclat de tes attraits.
La nuit m'environnait de ses voiles funèbres;
Et tu sais fort bien que l'amour
Ne peut voir clair dans les ténèbres,
Puisqu'il est aveugle en plein jour.

IMPROMPTU A Mlle URSULE.

Quand vous prétendez, jeune Ursule,
Que vos pieds gellent en ce lieu, *
Je gage que votre ame brûle
Pour un mortel ou pour un Dieu.

* Eglise.

A Mme LOUISE D.....

Si j'ai pu dans mes vers outrager ta personne,
Mon cœur désabusé s'en repent aujourd'hui ;
Aux pécheurs pénitens le grand juge pardonne,
Tu ne seras pas plus inflexible que lui.

A UNE DAME.

Vous tenez de la Providence
Beauté, fortune, intelligence;
Aussi, de ces nobles présens,
Vous montrez-vous reconnaissante.
Vous étiez aimable à quinze ans,
Vous l'êtes encor plus à trente.

AUTRE, A UNE FIANCÉE.

SUR DES PORTRAITS DESSINÉS PAR ELLE.

En voyant ces portraits, votre futur époux
Les comparera l'un à l'autre;
A ses yeux le plus beau de tous
Sans contredit sera le vôtre.

A Mlle DE LESCURE.

Les gens sensés, les esprits vastes,
En province comme à Paris,
Présentent parfois des contrastes
Fort singuliers à mon avis.
Toi, dont la raison est si mûre
Et les goûts non moins délicats,
Comment peux-tu, belle Lescure,
Manger d'un fruit qui ne l'est pas?

AUX Dlles AIMÉE ET AGLAÉ G.....

Avant que du public j'obtienne les suffrages,
Que je ne mendîrai jamais ;
Aimables sœurs, vantez moins mes ouvrages
Dont j'entrevois la chute et non pas le succès,
Et rappelez-vous sans alarmes
Que, de l'avis des amateurs,
Vous réunissez plus de charmes
Que mes écrits n'ont de lecteurs.

LA FÊTE AU VILLAGE.

Les habitans de Launaguet
Célébraient avec pompe une fête annuelle,
Où des pays voisins tout le monde accourait.
Oh ! qui retracera, dans un tableau fidèle,
La vive impression que le bal produisait !
Là, parmi cent beautés piquantes,
Magdelaine étalait ses grâces séduisantes,

Sans se douter de leur effet;
Et simple en sa parure, autant qu'on puisse l'être,
Semblait une reine champêtre
A qui les bergers tour à tour
Apportaient leurs tributs d'amour.
D'un bouquet en ses mains l'un déposait l'hommage,
L'autre de ses appas exaltait l'avantage;
Mais tous se disputaient le bonheur précieux
De danser avec elle et de plaire à ses yeux.
Et moi, que suit partout son image céleste,
Et qui dans mes chagrins n'ai que Dieu pour recours,
Je le priais, hélas! dans cet instant funeste,
De flétrir ses attraits ou d'abréger mes jours.

A UNE COQUETTE.

QUI ME PRIAIT DE LUI RÉCITER DES VERS INDÉCENS.

Dispensez-moi de rappeler
Des vers que votre sexe aurait honte d'apprendre;
Je préfère, madame, au plaisir de parler,
Celui de vous entendre.

A Mlle MARIE S.....

Vous m'ordonnez, charmant objet,
De célébrer un perroquet,
Du ton le plus aimable ;
Ne savez-vous point que Gresset
A déjà traité ce sujet
Dans un poème inimitable ?
Émerveillé de son écrit,
Je n'irai point dans les espaces
Courir en vain après l'esprit
Comme je cours après les grâces.
Constant amateur des oiseaux,
JACQUOU, pourrait par de bons mots
M'inspirer des rimes nouvelles,
S'il brillait parmi ses égaux
Autant que vous parmi les belles.

Mlle ZÉPHIE.

Zéphie est vraiment séduisante,
Elle a le pied mignon et la taille élégante ;
Elle charme le cœur, elle éblouit les yeux,
Parle très bien, écrit encore mieux.

A Mlles ÉMILIE ET PAULINE M.....

LE JOUR DE L'AN.

Vivez long-temps, sœurs adorables,
Au sein d'un bonheur sans souci :
Vos qualités sont innombrables ;
Que vos beaux jours le soient aussi.

A DEUX DEMOISELLES DE SIX ANS.

Vous resterez, mesdemoiselles,
A l'amitié long-temps fidèles,
Et lorsque d'un ardent amour
Vous sentirez les vives flammes,
L'hymen viendra quelque beau jour
Vous métamorphoser en dames.

IMPROMPTU A Mlle CLARISSE.

En vain séduisante Clarisse,
Vous exigez un impromptu
Sur un sujet plein de malice,
Demandez-le sur la vertu,
Mon esprit et mon cœur sont à votre service.

A Mlle HELOISE G.....

O circonstance malheureuse !
Quoi ! vous vous fâchez contre moi
Pour vous avoir de bonne foi
Appelée artificieuse ?
A cette expression, dont votre cœur s'aigrit,
Mon ame n'entend point malice.
Consultez, Héloïse, un personnage instruit :
Il vous dira qu'à l'artifice
On reconnaît les gens d'esprit.

LA RÉCRÉATION DE Mlle EULALIE.

Le délassement d'Eulalie
Paraît être la broderie.
Que j'admire ces ornemens !
Et sous quelle main élégante
Vois-je la gaze transparente
S'orner de fleurs dans tous les sens !

LES MARIAGES D'INTÉRET.

A MA BIEN AIMÉE.

Un cœur pur et constant compte aujourd'hui pour rien ;
C'est au char de Plutus qu'on enchaîne les femmes,
Et la sombre avarice approuve ce lien
Qu'à la face du ciel les directeurs des ames
Osent qualifier du titre de chrétien.
Telle sera, ma bien aimée,
Ta déplorable destinée.
Epris pour un moment de l'éclat de tes yeux,
Un fat de la plus sotte espèce,
Et jusqu'au trépas envieux
De dignités et de richesse,
T'adressera d'ignobles vœux
Pour se jouer de ta tendresse.
En vain, par crainte et par devoir,
Tu feras tes efforts pour lui faire entrevoir
Qu'un riche sans frein et sans règle,
Imbu de frivoles honneurs,
Disparaît bientôt comme l'aigle
Dans les nuages des grandeurs.
Ce vil esclave de tes charmes

S'étonnera de ton pressentiment,
Et pour dissiper tes alarmes,
A l'exemple d'un sage accusé faussement,
Ne répondra que par des larmes.
Alors, honteuse d'un soupçon
Fondé sur l'orgueil et l'envie
De ce moderne Céladon,
Tu lui demanderas pardon,
En courant aux autels lui consacrer ta vie.
Victime de cet imposteur,
Il te faudra, loin du bonheur,
Promener en tous lieux ta douleur importune;
Et ton cœur ingénu, qui devrait être un jour
Le sanctuaire de l'amour,
Sera l'égoût de la fortune.

A TROIS DEMOISELLES.

J'aime la vie et ses douceurs;
Toutefois je préfère, ainsi que beaucoup d'autres,
Au repos de mes jours la sûreté des vôtres :
Plus heureuses que moi, vous régnez sur les cœurs.
Si pour en établir la preuve,

Le sort vous obligeait de traverser un fleuve,
Et qu'un aquilon dangereux
Chavirât la barque à mes yeux,
Sans retarder d'une seconde
J'irais vous disputer à l'empire de l'onde,
Et si je ne pouvais vous sauver toutes trois,
J'en mourrais de douleur, peut-être avant un mois.

SUJETS RELIGIEUX.

A M. DE CHEVERUS,

ARCHEVÉQUE DE BORDEAUX.

Disciple du Sauveur, humble et doux comme lui,
De sa religion digne et puissant appui,
Ton troupeau t'est plus cher que les grandeurs humaines ;
Seul, tu les fais connaître et frivoles et vaines.
Aussi, de la Gironde es-tu nommé pasteur :
Ce haut rang est le prix des vertus de ton cœur.

Tu crois n'être élevé que pour le bien des autres,
Et tu vis parmi nous à l'égal des apôtres.
Tu t'es toujours montré l'ami des malheureux,
Tu les as secourus dans des temps désastreux,
Qui plongèrent la France en un deuil déplorable,
La privant pour jamais d'un monarque adorable;
Et, malgré le péril qui menaçait tes jours,
Ta noble charité ne borna point son cours.
Dans ce siècle pervers, en dépit de l'envie,
Tu prêchais de Jésus la doctrine et la vie.
Qui ne se sentirait touché par tes discours?
Qui pourrait se lasser de t'entendre toujours
Publier avec art la divine parole?
Heureux qui peut aller à ta sublime école
Apprendre à devenir et sage et vertueux,
Pour voler de la terre à la gloire des cieux!

DISCOURS D'UN PERE A SA FILLE,

LE JOUR DE SON MARIAGE.

Reçois, fille chérie, en ce jour solennel,
La bénédiction de mon cœur paternel.
Puisse le ciel l'entendre, et sa bonté suprême,

En exauçant mes vœux, te l'accorder de même!
De Sara, de Tobie il forma le lien,
Puisse-t-il à jamais favoriser le tien!

De ton espoir charmant déjà l'aurore brille;
Tu vas entrer bientôt dans l'aimable famille,
Où règnent comme sœurs la paix et l'union.
Fais toujours consister ta noble ambition
A lui prouver ton zèle et ton intelligence;
Inspire-lui soudain une ample confiance;
Et ne trouble jamais ce fortuné séjour
Où l'amitié doit vivre à côté de l'amour;
Et si la providence, après ton mariage,
T'accordait la faveur de voir dans ton ménage
Des enfans procréés de ta chaste union,
Forme leur jeune cœur par l'éducation;
Élève-les surtout dans la crainte d'un être
Qui créa l'univers et le gouverne en maître,
Et songe qu'ici-bas son culte est le soutien
Et du vrai philosophe et du parfait chrétien.

A SON PRÉTENDU.

Et toi, jeune Gustave, espoir de ta famille,
Approche, et désormais sois l'époux de ma fille;
Et si pour son bonheur ton cœur en a fait choix,
Puisse-t-elle t'aimer en vivant sous tes lois.

Changer le nom d'amante en nom sacré d'épouse,
Ne jamais se montrer inconstante ou jalouse!
Protége-la toujours de ton pouvoir légal;
Devenez un modèle en amour conjugal;
Partagez constamment vos plaisirs et vos peines :
C'est l'unique moyen de resserrer vos chaînes,
Et de vivre estimés dans ces paisibles lieux,
Où libres et contens ont vécu vos aïeux.

Allons, mes chers enfans, à l'autel d'hyménée
Prier Dieu de veiller sur votre destinée.
Des présages flatteurs m'annoncent en ce jour
Que l'amitié va vivre à côté de l'amour.

VERS

Récités par une demoiselle de neuf ans à MM. les prêtres de l'église de la Dalbade, devant une nombreuse assemblée, le jour de la distribution des prix du catéchisme.

Dignes ministres des autels,
Vous qui cultivez mon enfance
Avec des soins tout paternels,
Agréez ma reconnaissance.

Sans vos salutaires avis,
Qui font mon succès et ma gloire,
Aurais-je mérité le prix
Que l'on accorde à la victoire?

Non, Messieurs, je vous dois l'honneur
De me voir couronner dans cet auguste temple.
Je conçois maintenant jusqu'où va le bonheur
D'écouter vos leçons et suivre votre exemple.

Puissé-je près de vous, exempte de souci,
Aux yeux du Seigneur que j'adore,
Etre aussi pure à mon midi
Que je le suis à mon aurore!

MORALITÉ.

Suivez les lois de la sagesse,
Mortels qui nous vantez l'honneur;
Ne désirez d'autre richesse
Pour acquérir le vrai bonheur.
C'est en vain qu'au jour de vengeance
Vous implorerez la clémence
D'un Dieu justement irrité,
Si vous préférez par caprice
Le funeste chemin du vice
Au droit sentier de l'équité.

LE SAUVEUR DU MONDE.

A M. LACOSTE.

Jésus-Christ, touché des malheurs
Où l'excès des péchés entraînait les pécheurs,
Pour les sauver, brave Lacoste,
S'offrit en vain en holocauste;
Car, depuis qu'il daigna leur prouver son amour,
Leur nombre augmente chaque jour.
Aussi, préférerais-je, et vous pouvez m'en croire,
Vivre pour mon bonheur, que mourir pour sa gloire.

L'ABBÉ MARCEILLE.

Marceille des vertus fut le parfait modèle;
Aussi fut-il chéri des petits et des grands.
Au culte du vrai Dieu son cœur toujours fidèle
Sut maintenir les bons, ramener les méchans.

FABLES.

LE VIEUX TAMBOUR ET SON FILS.

Voici l'époque fortunée
Où tu finis, Paulin, ta quinzième année ;
Réfléchis maintenant et fais choix d'un état.
— Papa, je veux être soldat :
Approuve mon dessein, et permets que ma vie
Soit, ainsi que la tienne, utile à la patrie.
— Tu préviens mes souhaits ; mais sais-tu les hasards

Que l'on court aux plaines de Mars?
La fatigue, la faim, le meurtre, le pillage,
La rigueur des frimats et l'éclat du canon,
Ne changeront-ils pas ton superbe langage
En un langage de poltron?
— Non!
Je saurai m'ouvrir un passage
A travers ces dangers qui m'étonneront peu,
Et je saisirai l'avantage
D'enlever l'épingle du jeu.
Je veux, au sein de la victoire,
Par mon génie et ma valeur,
Rendre mes compagnons envieux de ma gloire,
Et leurs parens de ton bonheur.
— Eh! bien, à l'art de vaincre exerce-toi sans cesse,
Et sois toujours, mon fils, guidé par la sagesse;
Sans elle, les héros ne sont grands qu'à demi.
Commence par battre la caisse,
Plus tard tu battras l'ennemi.

LE VOLEUR, LE PRÊTRE ET L'AVOCAT.

Pour quelque vol commis avec effraction,
Jadis un guet-à-pens languissait en prison;

Un prêtre fut le voir, un avocat de même,
Et par un heureux stratagème,
Le drôle, en cette occasion,
Déplorait devant eux son infortune extrême;
Sensible à ses malheurs, pour prolonger ses jours,
Le pasteur lui promet des vœux et des secours,
Et l'orateur, après un long silence,
Se charge au tribunal, du soin de sa défense.
L'hypocrite aussitôt revient de sa douleur,
Un plus doux avenir le ranime et l'enflamme;
L'avocat au palais court venger son honneur;
Le prêtre, au temple du Seigneur
Va demander au ciel le salut de son ame.
Admirons de tous deux le noble dévoûment :
L'orateur sauve son client
Du honteux séjour des galères,
La justice a brisé ses fers;
Mais jamais du pasteur les ardentes prières
Ne le préserveront du tourment des enfers.

LA SCIENCE ET LA FORTUNE.

Abandonné de ses élèves
Par l'effet des événemens,

Un célèbre docteur, veuf et chargé d'enfans,
S'enfuit chez le baron de Trèves.
Là, dans un tête à tête il lui peint le danger
Que courait sa famille et sa propre existence,
Du jour où, pour combattre un tyran étranger,
Son cœur fit un appel aux soutiens de la France.
Quoi! lui répond le noble indigné de ses coups,
Un philosophe tel que vous
Serait victime d'un outrage
Que lui fait sa patrie au siècle où nous vivons,
Quand, l'éclairant par ses leçons,
Il la défend par son courage!
Non, non; écoutez, mon ami:
Vous êtes père, et je le suis aussi.
Il faut dans le besoin s'aider les uns les autres.
Fixez votre demeure ici;
Vous instruirez mon fils, j'établirai les vôtres.

LA FAILLITE.

Un marchand, appauvri par mainte et mainte perte,
Déclare sa faillite, et laisse quelque temps
Du magasin la porte ouverte,

Et l'enseigne exposée aux regards des passans.
Ses cruels ennemis aussitôt le soupçonnent
De causer sans pitié la ruine et la mort
Du malheureux Jérôme et du pauvre Délort;
Et la plupart qui s'en étonnent,
Aux travaux des forçats le condamnent d'abord.
Au bruit de son péril, que j'avais peine à croire,
Ses amis vont le voir, le plaindre et l'avertir
De son crédit perdu; mais de le secourir
Aucun d'eux n'envia le mérite et la gloire.
Ceci n'étonne point : souvent, en pareil cas,
L'amitié s'attendrit sans nous tendre les bras;
Elle a grand soin de mettre, en voyant la misère,
Les conseils en avant, les secours en arrière.
Chacun prêchait notre homme. Un voyageur fameux
L'engageait à quitter le toit de ses aïeux,
Un misanthrope à fuir dans quelque antre sauvage,
Un soldat à souffrir ses maux avec courage,
Son beau-père à flatter ses créanciers fougueux,
Un prêtre à mériter la clémence des cieux.
De ces nombreux avis dictés par la prudence,
Pas un ne fut ouï du prétendu larron,
Qui vécut assuré dans sa propre maison,
Et sans être muni d'un brevet d'assurance.

Vous pestez, créanciers, mais c'est bien vainement :
Vous ne ferez jamais le reçu du comptant.
Renoncez-y plutôt, insensés que vous êtes :
Quiconque est sans le sou ne peut payer ses dettes.

L'ARTIFICE.

Lorsque le rusé Caminade
Fesait de sa maison recrépir la façade
Pour lui donner du lustre et tromper l'acquéreur,
Sa fille prit goût à la chose,
Et n'écoutant qu'une amoureuse ardeur,
Dans le dessein de plaire au jeune et beau Fonrose,
Donnait à son visage une fausse couleur.
Malgré cet artifice, après vingt ans d'attente
Dans ce misérable quartier,
La maison est encore en vente
Et la fillette à marier.

LE TONDEUR DE NAPPES.

Que j'estime les citoyens
Ennemis des rois et des papes!
Disait, en présence des siens,

La fille d'un tondeur de chiens,
A son mari, tondeur de nappes.
Je partage ton sentiment,
Lui répond ce dernier, fécond en artifices.
Mais, au lieu de blâmer le funeste penchant
De ceux qui n'ont jamais éprouvé mes services,
Je dois traiter adroitement
De gentillesses tous leurs vices.

Quiconque sait flatter les grands,
Fait bonne chère à leurs dépens.

LE MECHANT.

Un grand Seigneur était méchant,
Et, qui plus est, insupportable.
Ses parens, ses amis, tremblaient en l'approchant,
A tel point que ce misérable,
Sourd à la voix de la raison,
Aurait cherché querelle au diable
S'il eût paru dans sa maison.
Pour des faits puérils, des discours chimériques,

Il insultait, battait sa femme à tous momens,
Assommait ses pauvres enfans,
Et désolait ses domestiques,
Sans épargner le bon Médor,
Dont la fidélité lui valait un trésor.
L'impénétrable Providence
N'accorde pas toujours une longue existence
Au mortel lâche et redouté,
Qui joint l'ingratitude à la méchanceté.
Poursuivi par un songe où l'arbitre suprême
Lui reprochait sa cruauté,
Ce Seigneur devint pâle et blême,
Et sitôt que la mort en eut fait son butin,
Tout le monde, au lieu de chagrin,
En conçut un plaisir extrême.

On pleure le trépas des personnes qu'on aime,
Jamais de celles que l'on craint.

LE SOLLICITEUR ET LE GASTRONOME.

Vive Louis-Philippe! ami, c'est un bon roi :
J'espère sous son règne obtenir un emploi ;
Du moins avec ardeur mon cœur le sollicite.

LE GASTRONOME.

Le roi, s'il te l'accorde, aura bien du mérite ;
Mais tu le maudiras s'il en est autrement ;
Voilà les vrais soutiens de tout gouvernement.
Cent mille intrigans à deux faces
Vont fléchir le genou devant les potentats,
Et, pour leur arracher des faveurs ou des grâces,
Se disent ce qu'ils ne sont pas.
Si tu cours après les places,
Moi je cours après les plats.

LE COMMISSAIRE DE POLICE.

Sous Bonoparte, un commissaire
Fut chargé par ses supérieurs
De rendre un compte exact des catins et voleurs
Qui désolaient les rives de l'Isère.
Sur la première liste il inscrivit ses sœurs,
Sur la seconde il oublia son père.

Nul homme n'est exempt d'erreurs.

LA LIMONADIÈRE.

Une pauvre Limonadière *,
Que son mari n'estimait guère,
Et ses voisins encore moins,
Lui tenait ce triste langage
Devant témoins :
Ami perfide, époux volage,
Ne sois pas insensible aux tourmens de mes jours ;
Toi qui les as causés, arrêtes-en le cours,
Et songe, cruel, que les larmes
Que je verse pour t'attendrir,
Effacent l'éclat de mes charmes
Que le temps seul devrait flétrir.
Si de l'hymen brisant la chaîne,
Je voulais rechercher le monde et ses plaisirs,
Je saurais te plier sans peine
Au faible joug de mes désirs :
Et quant au café dont l'aurore
Fut si brillante, grâce à moi,
Je l'abandonnerais pour aller sans effroi

* De Bordeaux.

Le prendre plus souvent chez un fat qui m'adore,
Que tu ne le ferais chez toi.
Eh bien ! va le trouver ; s'il t'aime, il te réclame,
Reprit l'époux avec fureur ;
Ne me rappelle point, objet digne d'horreur,
D'avoir en t'acceptant pris une belle femme.
Ton vénérable directeur
Vient de lire en tes yeux la perte de ton ame ;
Et moi, dont ta présence augmente la douleur,
J'y crois lire à la fois ma honte et mon malheur.

L'ANGE GARDIEN.

Un jour un prêtre catholique,
De viol, de meurtre accusé,
Devant une cour fanatique
Comparut pour être jugé.
Quand de nombreux témoins, présens à l'audience,
Eurent de son forfait établi l'évidence,
Un vieillard, célèbre avocat,
Demande aussitôt la parole,
Dans l'intérêt du scélérat
Dont la famille se désole.
Je viens ici, messieurs, faire entendre ma voix,

Dit-il aux ministres des lois,
Pour confondre l'audace et sauver l'innocence
De cet infortuné dont je prends la défense;
Lui, qui médiateur entre l'homme et le ciel,
Offrait de tous les cœurs l'encens à l'Eternel,
Et qui, chargé de fers, en ce moment l'implore
Pour ses persécuteurs, dont la haine l'honore.
Malgré l'exemple édifiant
Que donne au monde mon client,
Les auteurs de ses jours, en proie à la tristesse,
Craignent que des méchans la fureur vengeresse,
Après l'avoir flétri, ne le conduise, hélas!
De la honte du crime au séjour du trépas.
Non, malheureux parens, il ne périra pas.
Sous l'humble toit qui l'a vu naître,
Vous allez avant peu le presser dans vos bras,
Et rendre grâce au divin maître.
Et vous, partisans d'échafauds,
De victimes et de bourreaux,
En vain vous l'accusez pour qu'il cesse de vivre.
Contre l'oppression Dieu sera son appui;
L'Ange Gardien veille sur lui :
Tremblez qu'il ne paraisse et qu'il ne le délivre,
Si je ne le soustrais à vos barbares mains.
Ce discours illusoire
Étonne et ravit l'auditoire.
Les juges sont saisis; la plupart incertains,
Croient voir dans l'accusé d'exécrable mémoire,
L'imitateur des plus grands saints.

Mais, n'apercevant point l'ambassadeur céleste
Dont l'orateur les menaçait,
Alors ces insensés, convaincus du forfait,
Condamnent le coupable au sort le plus funeste.
Son arrêt se prononce, il l'entend sans pâlir,
Fait l'aveu de son crime et s'apprête à mourir.

LA CHUTE DE CHARLES X.

Ce vieux monarque des Français,
Désirant par la crainte asservir ses sujets,
Se rit de ses sermens et foule aux pieds la charte,
Crime qui fut suivi des plus honteux regrets.
Son ministre odieux, sauvé par Bonaparte
D'un supplice trop doux pour un chef de proscrits,
Tente, à coups de canon, de soumettre Paris :
La terreur se répand dans la nouvelle Sparte,
Et chaque citoyen s'arme, en poussant des cris,
De pierres, de bâtons, de sabres, de fusils ;
Aux mots de liberté, de despote et d'entraves,
Tous volent au combat ; le sang jaillit à flots,
Pour punir le tyran et ses nombreux suppôts.
Alors, épouvanté d'un péril des plus graves,

Son ame perd l'espoir et bientôt le repos.
Vaincu, du sol français à jamais on l'exile,
Et d'un trône éclatant, par le peuple chassé
Il va sous d'autres cieux habiter un asile,
En déplorant le jour où son règne a cessé.

Gloire aux libérateurs ! les efforts de ces braves
Ont d'un prince parjure arrêté les complots.
La veille, il se flattait de régir des esclaves,
Ses yeux, le lendemain, n'ont vu que des héros.

VARIÉTÉS.

ALEXANDRE BORGIA.

Sous le nom d'Alexandre six,
Un prélat odieux devint chef de l'église :
C'était charger le loup du soin de la brebis;
Indignes cardinaux, que maudits soient les fruits
De votre coupable entremise.
A vos yeux Borgia fit briller son trésor,
Et son élection fut acquise à prix d'or.

l'Europe vit dès-lors ce prêtre sacrilége,
Saisir insolemment les rênes du St-Siége ;
Méconnaître des lois le salutaire frein,
Et sous un joug de fer plier le genre humain;
Asservir lâchement la superbe Italie,
Et couvrir le clergé de honte et d'infamie ;
Inonder son conseil d'un amas de bandits,
Son palais de catins, l'étranger de proscrits ;
Faire pendre, égorger et noyer dans le Tibre,
Quiconque prétendait rendre le peuple libre ;
Flatter des conquérans et plus tard les trahir,
Pour sauver ses états ou pour les agrandir ;
Se rire des fléaux, des misères publiques,
Susciter en tous lieux des troubles politiques,
Et s'établir arbitre, après tant de fureurs,
Pour damner les vaincus et bénir les vainqueurs.

Jusques à quand, Romains, avilis sous un maître,
Porterez-vous le joug que vous impose un prêtre?
Ce despote orgueilleux, entouré de pervers,
A-t-il le droit affreux de vous donner des fers?
Tarquin s'est dans l'exil repenti de ce crime,
De son ambition César fut la victime,
Et Commode et Néron, tout souillés de forfaits,
De vos foudres vengeurs sentirent les effets :
De tous quatre pourtant l'empire était immense.
Grégoire, dans ce siècle, a-t-il plus de puissance?
Et ne devriez-vous pas, en un jour solennel,

Le renverser du trône et briser son autel ?
Élevé par l'erreur, soutenu par l'intrigue,
Ce Dieu mortel vaut-il l'encens qu'on lui prodigue,
Et les dons précieux, qu'en pompe tous les ans
Des monstres couronnés lui font à nos dépens ?

Et toi, fils du Très-Haut, dont les sages maximes,
Pour tous les cœurs bien nés sont des leçons sublimes ;
Toi, qui de l'univers par un trait de bonté,
Sur l'arbre de la croix conquis la liberté ;
Vois ton vil successeur, bourreau de sa patrie,
De ses prédécesseurs singer l'hypocrisie,
Prêcher la pauvreté, le mépris des grandeurs,
Et tenir une cour et des ambassadeurs ;
Vois le peuple romain, jadis si redoutable,
Traiter de sainteté ce pontife exécrable,
Baiser ses pieds impurs, se soumettre à sa loi,
Et pour son intérêt déshonorer ta foi ;
Vois ces riches prélats, du sein de l'abondance,
Insensibles aux pleurs, aux cris de l'indigence,
Briguer les dignités, éclipser tous les rangs,
Se jouer de tes lois, vendre tes sacremens ;
Dans ton auguste temple, où vont prier leurs frères,
Établir des dépôts d'Indulgences plénières,
Que d'ignorans chrétiens s'empressent d'acheter,
Pour le ciel que les saints ont peine à mériter
Par des travaux constans, le jeûne et la souffrance,
Dont ce lieu fut toujours la digne récompense.

Ta funeste clémence enhardit les pécheurs ;
Cesse de pardonner à ces profanateurs,
Fais éclater sur eux ta vengeance sévère,
Non plus à coups de fouet, mais à coups de tonnerre.
Que l'asile, où ton culte est sans cesse outragé,
Du venin des prélats soit aujourd'hui purgé,
Et que leurs successeurs n'entrent jamais au temple,
Sans penser en tremblant qu'un Dieu les y contemple

SUR LA MORT DE CLERMONT TONNERRE *.

D'un tartufe éminentissime,
Jésuites, déplorez le sort.
Celui qui demandait la dîme
Est mort.

Oui, l'indigne CLERMONT-TONNERRE
A pour toujours fermé les yeux ;
Le ciel, favorable à nos vœux,
En a purgé la terre.

* Archevêque de Toulouse.

A Mme LA DUCHESSE DE BERRY (1828).

Princesse illustre et magnanime,
Toi, qui daignes de ton estime
Honorer le mérite et les arts à la fois,
Que ne puis-je, en ce jour d'ivresse,
Célébrer dignement les transports d'allégresse
Qu'inspire à tout un peuple une fille des rois!

Pour triompher du sort contraire,
Je vole sur tes pas dans la noble carrière
Que la gloire me vient ouvrir;
Et si je ne jouis du suprême avantage
De voir tes belles mains accepter mon ouvrage,
J'aurai celui de te l'offrir.

Sous le beau ciel de l'Italie,
Princesse, tu reçus le jour;
Tu nous as consacré ta vie,
Nous te consacrons notre amour.
Accours dans la cité d'Isaure,
Viens combler les souhaits d'un peuple qui t'adore,
Et d'un regard propice assurer son bonheur.
Point de province à ta présence
Qui n'éprouve ta bienfaisance
Et qui n'admire ta splendeur.

Tes enfans, ces précieux gages
Des nœuds que tu formas, et qu'un monstre a rompus,
Seront les dieux de nos hommages
Et les miroirs de tes vertus.
Pour éterniser sa mémoire,
Ta fille un jour fera la gloire
D'un prince ami de l'équité,
Et par la plus vive tendresse
Lui prouvera que la sagesse
Est le trésor de la beauté.

Mais, pour le bonheur de la France,
Elève cet enfant chéri,
Dont la précoce intelligence
Annonce un fils du bon Henri.
Nourrisson de Mars et des Grâces,
Tu le verras suivre les traces
Du Béarnais dont il descend,
Et par son caractère auguste
Acquérir le titre de juste
Et mériter le nom de grand.

LA CORNE D'ABONDANCE.

A M. DUGABÉ, AVOCAT.

Admirable avocat, toi qui sur la tribune
As su trouver la gloire en cherchant la fortune,
Agrée, ô Dugabé, dans cet heureux moment,
Et l'hommage et les vœux d'un cœur reconnaissant.

Tel qu'un astre qui chasse un ténébreux nuage,
Rend au bon laboureur le calme et le courage,
En sauvant ses moissons de la grêle ou des eaux,
Ton secours généreux a dissipé l'orage
Qui grondait sur ma tête et troublait mon repos.

D'un célèbre orateur la tribune est le trône ;
Le génie est son sceptre, et l'honneur sa couronne ;
Appui de l'infortune, il embrasse à la fois
La défense du peuple et la cause des rois.

On a vu de nos jours l'illustre Romiguière
Repousser sans effroi la foudre d'un pervers*,

* Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse.

Qui veut, au nom du ciel, pour combler nos revers,
Susciter parmi nous les fléaux de la terre :
Daldéguier *, menacé de ses brûlans éclairs,
Trouva dans le grand homme un sûr paratonnerre.

Quel spectacle à tes yeux la cour royale offrait,
Quand du terrible Gase l'ingénieuse audace
Me retira du gouffre où me précipitait
Un disciple effréné d'Escobar et d'Ignace !

Un triomphe éclatant m'attendait avec toi ;
Corne, imprimeur avare, intrigant et sans foi,
M'enlevait le soutien d'une honnête existence :
Et vil contrefacteur de mes faibles écrits,
Sans pitié, sans regret, en recevait le prix ;
La peine était pour moi, pour lui la récompense.
Contre cet avide oppresseur
J'avais besoin d'un défenseur
Intrépide au combat et sûr de la victoire ;
Je remis en tes mains le soin de mon procès :
Pour mon bonheur et pour ta gloire,
L'espoir fut suivi du succès ;
Grâce à ton zèle, à ta prudence,
Dans Thémis je trouve un appui,
Et Corne est contraint aujourd'hui
A devenir pour moi la Corne d'abondance.

* Ancien rédacteur d'un journal.

LE TRAVAIL.

C'est par lui que s'éclaire et subsiste le monde.
Le laboureur aux champs et le marin sur l'onde,
Tout s'occupe ici-bas, et jusqu'aux animaux,
Tout vit dans l'univers du fruit de ses travaux.

L'AGRÉABLE PRÉFERÉ A L'UTILE.

On recherche un auteur qui dans de sots ouvrages
Tonne contre les lois, les mœurs et les usages;
Tandis que l'écrivain, qui prêche l'équité,
Languit dans l'indigence et dans l'obscurité.

M. RICHAUD,

ANCIEN CAPITAINE DE CHASSEURS.

Richaud fut toujours de l'honneur
Un intrépide défenseur;
Si la gloire aux Français pouvait être ravie,
On le verrait, les armes à la main,
Dans les rangs ennemis se frayer un chemin
Pour la reconquérir aux dépens de sa vie.

LE PASSANT ET LE RIEUR.

Vous qui d'un œil malin me regardez en face,
Suis-je l'objet de vos mépris?
Pourquoi riez-vous quand je passe?
— Pourquoi passez-vous quand je ris?

L'ABBÉ DE PÉRIGUEUX.

Monsieur l'abbé de Périgueux,
Si renommé par son bien-être,
Sacrifiait le jour au soin des malheureux,
Et consacrait la nuit aux jeux ;
Chose étonnante pour un prêtre.
Bientôt réduit à sec, il mourut de chagrin,
Et vingt pauvres honteux finirent par le suivre.
S'il n'eût aimé que son prochain,
Il vivrait et les ferait vivre.

IMPROMPTU A PLUSIEURS POLISSONS.

Quoi ! vous appelez Carnaval
Un apprenti de Juvénal !
Oh ! pour le coup, la chose est drôle !
Je vous suis obligé, messieurs les jeunes gens,
De m'avoir pris pour votre idole :
Il ne vous reste plus qu'à m'offrir de l'encens.

LES VAINS DÉSIRS.

Clarice, belle et vertueuse,
N'a pas le sou pour s'établir ;
Adèle riche, mais affreuse,
Tous les jours cherche à s'embellir.
Il manque à l'une
La fortune,
A l'autre il manque la beauté :
De vains désirs de tout côté.

LES FERRAILLEURS.

Méfiez-vous des ferrailleurs ;
La plupart sont mauvais railleurs.
A les entendre, un militaire
Ne saurait exister sans guerre ;
La discorde est son élément ;
C'est là qu'il s'illustre souvent ;
Et, dans la paix dont il se moque,
Si l'on ne l'attaque, il provoque,
Et se distrait en combattant.

LA DILIGENCE ET LE COURRIER.

A UN CONDUCTEUR.

Après cinq ans de mariage,
Consacrés au libertinage,
As-tu fait vœu, pauvre Simon,
De ne rentrer dans ta maison,
Que pour tomber à coups de pelle
Sur ton épouse, jeune et belle,
Et pour méconnaître les droits
De son nouveau-né plein de charmes,
Qui ne pouvant encor s'exprimer par sa voix,
Semble t'implorer par ses larmes ?
A ce spectacle déchirant,
Suspends le cours de ta vengeance,
Et pardonne à ta femme, en ce fatal moment,
D'avoir fait choix, en ton absence,
D'un cœur amoureux et constant.
Ta diligence était si lente,
Que cette épouse, impatiente
De voir son futur héritier,
Pour ne plus languir dans l'attente,
L'a fait venir par le courrier.

L'HOMME DU MOUVEMENT.

Paul croyant sa femme stérile
Songeait à la répudier,
Lorsque un horloger de la ville
Tenta de les concilier.
La dame, grâce à lui, bientôt se trouve enceinte
Et l'enfant arrive à bon port;
De ce bonheur tardif l'époux bénit le sort,
En embrassant sa chère Aminte.

On voit qu'un amour imprudent
Peut rendre un service important
Aux maris faibles et crédules,
Et qu'un horloger complaisant
Donne aux femmes le mouvement
Tout aussi bien qu'à des pendules.

L'EAU BÉNITE.

Un prédicateur peu sincère
Persuadait à des dévots,
Que l'Eau Bénite est nécessaire
Pour chasser de nos cœurs les esprits infernaux.
Quand le héros d'une épigramme
S'écrie, accablé de remords :
Depuis qu'un jeune prêtre en offrit à ma femme,
Elle a, je crois, le diable au corps.

LE CONFESSIONNAL.

Le tribunal de pénitence
Est pour tous les pécheurs un bureau d'assurance :
A ce bureau sacré, M. l'abbé Garci *
Se charge d'assurer notre ame en l'autre monde ;
Admirez de ce saint la science profonde,
Naguère il assurait nos biens en celui-ci.

* Ex-employé au bureau des Assurances.

LA CROIX DU SAUVEUR.

L'Écriture sainte nous dit
Que tout devient favorable
A ceux qui de Jésus-Christ
Portent le signe vénérable.
Bertrand est si persuadé
De cette grande vérité,
Que lorsque la chair le tente,
En plein jour, plus d'une fois,
Il n'est pas chez lui de servante
Qu'il ne charge d'une croix.

LE MÉDECIN ET SON FILS.

Le docteur Annibère
Chaque jour de défunts peuple le cimetière ;
Mais son fils plus humain, pour réparer ses maux,
De petits citoyens remplit les hôpitaux.

A UN FABULISTE.

Du bon Lafontaine, Monsieur,
Vous êtes un imitateur ;
Dans ses fables et dans les vôtres,
Que l'on cite fort à propos,
Il est sûr que les animaux
Parlent les uns après les autres.
Sans avoir votre esprit, Benazet le grivois,
Les fait, dans un salon, parler tous à la fois.

SUR UN CORDONNIER.

On fait assez peu de cas
Du cordonnier Lauzelle,
Et je ne m'en étonne pas ;
Ses sentimens sont aussi bas
Que le dessous d'une semelle.

LE COMÉDIEN.

Le comédien Gervais,
En jouant un soir au Français,
Tenait d'immodestes postures.
On l'interrompt par des sifflets,
Il riposte par des injures;
Et le public dans sa fureur
S'écrie alors : à bas l'acteur!

LA NOCE DE M. BAZILE.

La noce de M. Bazile
Serait remarquable entre mille.
Je me souviens qu'elle éblouit
Toute la foule toulousaine,
Et huit dindons qu'on y servit,
En firent rire une centaine.

LA PLACE DE JUGE DE PAIX.

Il faut, pour remplir cette place,
Beaucoup d'esprit et peu d'audace.
D'où vient qu'on trouve dans Saint-Cricq
Beaucoup d'audace et peu d'esprit?

LA FILLE SOLITAIRE.

Depuis son dernier péché,
La fille à M. Duché
Reste solitaire et sombre;
Telle qu'un arbre caché,
Elle fructifie à l'ombre.

LE BIJOUTIER.

Plaignez le sort de Jean Frédous,
Mauvais fabricant de bijoux ;
Tous les membres de sa famille
Sont de l'ame et du corps plus ou moins attaqués,
Et jusque dans sa belle-fille,
Cet homme n'a chez lui que des bijoux manqués.

SUR UN CHARLATAN.

Pour s'enrichir, cet homme impie,
Avec ardeur professe l'art
De babiller comme une pie
Et de tromper comme un renard.

LA FAMILLE ABOMINABLE.

Ainsi que ses aïeux, le père est un vaurien ;
La mère a tout fait hors le bien ;
Les filles, Celimène et Rose,
Dans la société comptent pour peu de chose,
Et les garçons comptent pour rien.

ÉPIGRAMME.

Jacques, dit-on, est pétri d'ignorance.
Personne cependant n'exerce mieux que lui
La pernicieuse science
De dérober le bien d'autrui.

A Mme B....., EX-ACTRICE.

Malheureuse Bl..... , dont les cruels caprices
Ont perdu , sans ressource , un millier de novices ,
Après que tes attraits enlevés par le temps ,
Des folâtres amours ont glacé tous les sens ;
Quand la société de son sein t'a bannie ,
Tu consacres à Dieu le reste de ta vie.
Penses-tu qu'il pardonne à ton perfide cœur
Tous les maux survenus de tes flammes impures?
Quelle honte pour toi d'offrir au Créateur
Un encens exécrable aux yeux des créatures !

ÉPIGRAMME.

Quel est le connaisseur et poète nouveau
Qui prétend que Beaumont est un petit hameau?
Serait-ce un noble , un prince , un favori des belles ?
Non , c'est monsieur Bely , fabricant de chandelles.

AUTRE.

Ne disputez jamais à Jean
Son antique origine,
Car ses aïeux, son père, et l'hypocrite Armand
Dont il est le digne parent,
Sont célèbres par la rapine.

AUTRE.

Paul consacre aux défunts de très beaux monumens,
Et regrette le pain que mangent les vivans.

VERS

POUR LE MAGASIN DE M. BUISSON, CORDONNIER.

Je chausse le beau sexe, et mon travail goûté
Réunit l'élégance à la solidité.

L'ANE ET LE MEUNIER.

Mécontent de son âne, un meûnier l'assommait,
En s'écriant : Maudite bête !
Tu sentiras mes coups, où je perdrai la tête.
Et vous, dit l'animal, vous sentirez mon pet.
Bref, contre son bourreau, qu'il se flatte d'abattre,
Il vous déchaîne un vent qui seul en valait quatre,
Et dont l'insupportable odeur
Fait reculer l'homme d'horreur.

LE PARTERRE ET LE PARADIS.

Une jolie comédienne, souffrant beaucoup des cors aux pieds, fait appeler un pédicure. Ce dernier se rend aussitôt chez elle, la fait asseoir, saisit ses instrumens, se baisse, la délivre de ses cors, et allége en un quart d'heure une souffrance de deux mois. L'opération étant terminée, notre homme se relève, en s'appuyant d'une main sur le genou de la nymphe, et soulevant de l'autre le voile qui cachait ses appas.

Modérez vos transports, dit-elle,
Et retirez de là cette main criminelle.
Vous osez plus, Monsieur, en ce pénible instant,
Que n'eût jamais osé mon plus fidèle amant.

Pardon, reprit le téméraire,
Je croyais, jeune et belle Iris,
Que l'on ne quittait le parterre
Que pour monter au paradis.

LE REPAS D'UN FILOU.

Un riche propriétaire invite un jour un filou à dîner chez lui et lui en témoigne publiquement son repentir, lorsque la renommée lui apprend ses tristes exploits. Le scélérat entreprend de venger cet affront, il pénètre pendant la nuit dans la maison de son ennemi, et va se cacher au cabinet d'aisance. L'autre, pressé par le besoin, court y déposer son fardeau. O surprise! ô terreur! l'aspect du nouveau Cartouche le fait crier *à l'assassin!* le voleur lui répond:

Monsieur, pour un moment, calmez votre courroux,
Avant de me juger, daignez au moins m'entendre.
Vous m'avez, ce matin, reproché devant tous
Un repas que j'ai fait chez vous;
Je suis ici pour vous le rendre.

ÉPITAPHES.

ÉPITAPHE D'UNE COQUETTE.

Ci-gît du médecin Ambroise
La femme infidèle et grivoise,
Qui, pour combler les vœux ardens
D'un militaire, bon apôtre,
Mit en ce monde plus d'enfans
Que son époux n'en mit dans l'autre.

EPITAPHE D'UN MAITRE D'ECOLE.

Ci-gît un maître ingénieux,
Qui vécut pauvre et mourut gueux.
Vous qui redoutez la misère,
Successeurs du défunt, tâchez de la prévoir :
Il n'eut pour lui que le savoir,
Ayez pour vous le savoir-faire.

ÉPITAPHE D'UN PERRUQUIER.

Ci-gît le perruquier, qui de l'aimable Aline
Osa coiffer l'époux, docteur en médecine,
Et qui plus tard malade implora le secours
Du perfide assassin qui termina ses jours.
Coiffeurs, qui de l'amour sentez la vive flamme,
A l'aspect d'un minois chéri,
Lorsque d'un médecin vous coifferez la femme,
N'enviez point l'honneur de coiffer le mari.

EPITAPHE D'UN PEINTRE.

Ci-gît un artiste du Mans,
Grand amateur de la peinture,
Qui sut dans ses tableaux parlans,
Imiter, saisir la nature.
Belles, dont il fit le portrait,
Après sa mort daignez le plaindre,
Vous souvenant qu'il ignorait
Que lui-même était fait à peindre.

EPITAPHE D'UN CHAT.

Ci-gît le plus rusé des chats
Et le plus beau de son espèce
Qui dans l'asile du trépas
Emporta la haine des rats
Et les regrets de sa maîtresse.

ÉPITAPHE D'UN NÉGOCIANT.

Ci-gît un commerçant, justement regretté
Pour son intelligence et son utilité.

ÉPITAPHE D'UN MENTEUR.

Ci-gît le plus fin des menteurs
Qu'ait jamais enfanté cette race ennemie.
La seule vérité qu'il ait dite en sa vie,
C'est quand au lit funébre il s'écria : Je meurs !
Encore pensait-il dire une fourberie.

ÉPITAPHE D'UN NÉGOCIANT.

Ci-gît un commerçant, justement regretté
Pour son intelligence et son utilité.

ÉPITAPHE D'UN MENTEUR.

Ci-gît le plus fin des menteurs
Qu'ait jamais enfanté cette race ennemie.
La seule vérité qu'il ait dite en sa vie,
C'est quand au lit funèbre il s'écria : Je meurs !
Encore pensait-il dire une tromperie.

POÉSIES PATOISES.

MEMBRÉS DEL TRIBUNAL.

BENTRATERRO, PRÉSIDENT.
PLIAN, COUNSEILLÉ.
DUBET, COUNSEILLÉ.
SANSQUARTIÉ, PROUCURUR DEL REY.
BOUNTEMS, GRÉFIÉ.
SANSOUCI, ESPERT.
BUDOCOFFRÉS, ABOUCAT.
TIRAGOS, UCHÉ.
HARDIT, 1er RÉCORS.
ANGAN, 2o RÉCORS.
AGAFO, 3o RÉCORS.
TENBOU, 4o RÉCORS.

JURATS.

TASTOSAL, COUSIGNÉ, CHEF DEL JURY.
LAMODO, TAILLUR.
QUINQUET, LAMPISTO.
BARBÉOU, PESCAYRÉ.
FRACAS, MESTRÉ D'ARMOS.
FANESSET, PINTRÉ
COTDEL, ARCHITECTO.
ZOUNZOUN, MUSICIEN.
PHÉBUS, LITHOGRAPHO.
PREXFIXÉ, MARCHAN.
AYZAT, PROUPRIÉTARI.
BOUMITIF, MÉDÉCI.

La salo del tribunal réprésento uno cousino débastado; les fournels serbissen dé siégé as jutgés.

POÉSIES PATOISES.

TRIBUNAL CARNIBORO DÉ NAOUBERNAT.

PROUCÉS DÉ BOUNIFAÇO COUTOUN *.

Aouey, 1er fébrié 1835, coumparés, daban lé tribunal Carniboro, lé noummat Bounifaço Coutoun, perruquié, accusat dé s'estré layssat battré per sa fenno,

* Jutjat pel ségound cop.

et d'abé coumproumés la dignitat dé l'homé à qui la forço et l'outouritat soun accourdados, l'uno per la naturo et l'autro per las lés.

LÉ PRÉSIDENT, à l'accusat.

Accusat, lébo-té, parlo, qu'in es toun noum?

L'ACCUSAT.

Moussu, porti lé dé moun payré.

UNO BOUTS ÉNÉMIGO.

Acos pas pla sigur per qui couney ta mayré.

L'UCHÉ.

Silenço!

LÉ PRÉSIDENT, à l'accusat.

Dits-mé-lé?

L'ACCUSAT.

Bounifaço Coutoun.

LÉ PRÉSIDENT.

Quin atgé as?

L'ACCUSAT.

Quaranto ans.

LÉ PRÉSIDENT.

Ta proufessiou?

L'ACCUSAT.

Paousayré.

LÉ PRÉSIDENT.

Acos pas un mestié.

L'ACCUSAT.

Qué sio ço qu'on bouldra ;
Pas mens qu'ey pla biscut jusqu'aouey sans ré fa.

LÉ PRÉSIDENT.

M'an dit qu'ambé ta fenno éros pas pla d'accordi.
És qué soun caractèro és pas égal al tiou?

L'ACCUSAT.

Pas may qué la binado al boun bi dé Sent-Jordi.
Aourioy digut, Moussu, la néga dins un riou.
M'a trahit, m'a ruinat, et, quand m'a gaousat battré,
Per benja moun affroun mé seyoy més en quatré.

LÉ PRÉSIDENT.

Et perqu'aou as pas fayt?

L'ACCUSAT.

Eh! per uno rasou
Qu'és justé qu'apprengats aprets moun coufessou.

LÉ PRÉSIDENT.

Parlo, espliquo-té doun?

L'ACCUSAT.

L'an passat, ché ma tanto,
Ey légit per hasar, dins l'escrituro santo,
Qué nous cal tout souffri per dintra dins lé cel;
Et you n'aspiri pas qu'al séjour immourtel.

LÉ PRÉSIDENT.

Fay-mé part dé toun abanturo?

L'ACCUSAT.

Moussu lé marquis dé Fangas
Éro moun soul amic, et né fasioy grand cas.
Noblé et riché al un cop, et charmant dé figuro,
Cercabo ço qu'és bel ou grand dins la naturo,
Et per aou descoubri, sabio fort à prépaous,
Despensa soun argent et troubla soun répaous;
Emplouyabo à mé playré et sous jours et sas beillos;
Dé soun cor générous mé proumettioy merbeillos;
A tout moument chés el m'enbitabo à dinna,
Mé ménabo al castel oun mé counbénioy pla,
Mé pagabo la coumédio,
Qu'alors aymabi à la foulio,
A las souciétats bantabo moun esprit,
Disio qué dés marits éri lé pus poulit
Et lé may rasounablé; et per Sent Bounifaço,
Qu'és moun bénérablé patrou,
Mé pourtabo un bouquet et dé cados en masso;
Et you, rabit d'aquel aounou,

Ah! Moussu, quand crésioy qué nou counsidérabo
Qué moun mériti persounel,
Acos ma femno qu'adourabo;
Et, per moun opprobré éternel,
La malhurouso l'escoutabo.
Hélas! qué moun sort és cruel!

Toumbo en défaillenço; Moussu Boumitif quitto lé banc dęs jurats pęr y pourta sécours; rébengut dé soun déliri:

Un soir, instruit dé tout, dintri per fa tapatgé:
La guso ten cap à l'aouratgé;
Alors attrapi un gros bastou
Per y toumba dessus coumo la grello.
Al mouboment qué faou, ô surpréso, ô terrou!
Soun galant sort dé la ruello,
Mé ménaço dins sa furou
Dé mé créba lés els ambé sa canno à lanço;
Et you, per noun pas courré uno pareillo chanço,
Ey préférat alors estré, coumo Giloun,
Coucut per un moument qu'abuglé per toutjoun.

UN GRAND NOUMBRÉ DÉ BOUTSÉS.

Coucut per lachétat! ô coumblé d'infamio!

L'ACCUSAT.

May d'un aoutré à ma plaço aurio fayt coumo you.

LÉ POPLÉ.

Coucou! coucou! coucou!

LÉ PRÉSIDENT.

Racounto-mé la fi d'aquélo tragédio?

L'ACCUSAT.

Soustengudo per él, la tarriblo furio
Sé sasis de la barro oun penjo lé drapéou,
M'en douno un cop sul cap et m'estend sul carréou,
Et mé dits sans frémi : Brigand, mé boulios battré!
Moun galant qu'és ayciou és prest à té coumbattré;
Y bésés pas, salop, may lén qué dé toun nas,
Et boulios t'abisa dé régla mous affas,
Tout en mé prétestant qué sabi pas escriouré!
És pourtant moun trabal, fégnant, qué té fa biouré!
Qué débendros sans you? parlo, bilen argus,
Désertur des coumbats dé Mars et dé Bénus,
Patrioto dé noum, qué la fourtuno berço,
Et qu'un canou bracat, en pintruro ramberso!
T'en anios pertout tendré uno salo ma,
Et préga les passans dé té douna dé pa;
Rougirios pas alors, grand fésur d'embarrassés,
Dé sembla toun cousi tout coubert dé pétassés,
Qué, sans lé tristé effet dé l'atgé et del chagrin,
Un poplé dé badéous prendro per Arléquin.
Ta fenno té serbis et dé mayré et d'amigo,
Té troubara d'argent sé bos léba boutigo;

Et, per paga lé founds, lé marquis dé Fangas
M'a coumptat millo escuts, qué jamay nou baldras.
S'as pas d'oubratgé ayciou, t'en an proumés à Tarbos,
Bay-s-y fa dé toupets, et you farey dé barbos;
Et récouneyséras, quand sera pas may temps,
A l'or qu'aourey gagnat, mous noblés sentimens.
Dés aoutrés perruquiés las fennos soun fégnantos:
Aquélos mijaurés, qué neyt et jour mé bantos,
Pendent qué lours marits galopon as plazés,
Saben pas un moument tira partit dé rés;
You né tiri dé tout. Rand doun grâcio à ma pèno,
Sé lé prumié dé l'an as aougut per estrèno,
Dé Moussu dé Fangas, proumpt à té séeouri,
Un superbé maynatgé, et dé qué lé nouyri.

Aqui, Moussu, coumo mé mèno.
En suppourtant d'estré battut,
Mé soun plounjat dins un abimé;
Las lés dé Diou m'en fan uno bertut,
Et las bostros m'en fan un crimé;
Et lés chantrés dé Naoubernat,
Doun lé soun dé la bouts passo per agréablé,
Quand sé biron dé moun coustat,
Entounon dés coucuts lé réfren détestablé;
Quand prounounçon moun noum, coumo s'éro suspec,
Mé rétranchon lé *t* per y mettré un *i* grec;
Et, sé boli tout naout légi ma signaturo,
Aquélis scélérats, doun rédouti l'aspec,
M'appèlon azé dé naturo.

LÉ PRÉSIDENT.

Acos tout ?

L'ACCUSAT.

Oui, Moussu.

LÉ PRÉSIDENT, à l'uché.

Tiragos, un témoin.

L'ACCUSAT.

Ah ! dé n'entendré cap espargnats-bous lé soin.

LÉ PRÉSIDENT, al témoin.

Toun noum ?

LÉ TÉMOIN.

Estienné Bados.

LÉ PRÉSIDENT.

Toun atgé ?

LÉ TÉMOIN.

Trento-quatré annados.

LÉ PRÉSIDENT.

Toun méstié ?

LÉ TÉMOIN.

Marchand d'animals,
D'azés, Moussu, dé bioous, dé muls et dé chabals.

Dempey tant dé guerros funestos
As poblés, as goubernomens,
Ey an aquel mestié counsacrat tout moun tems,
Et récouneysi qué las bestios
S'accordon millou qué las gens.

LÉ PRÉSIDENT.

Dé tas espressious approbi pas le sens;
Moudéro-los, car soun trop lestos.
Ès pas parent de l'accusat?

LÉ TÉMOIN.

Nani, Moussu, né seyoy pla fâchat.

LÉ PRÉSIDENT.

Ès al reng dés témoins; un séroment lés lio.
Sur qué mé proumettras, s'as dé philosophio,
Dé diré la bertat daban les assistans?

LÉ TÉMOIN.

Et sul libré sacrat de la gastrounoumio,
Qu'és l'ébangéli des gourmans.

LÉ PRÉSIDENT, as aoutrés témoins.

Et bous aous?

LES TÉMOINS.

Oui, Moussu, én toutis bétérans
D'aquélo noblo coumpagnio.

UN D'ENTR'ÉLIS.

Més malhurousoment, sé cal parla rasou,
Manquo dé proutéjats, faouto d'un proutectou.

LÉ PRÉSIDENT.

You l'in serbirey pas. Amouroux et fringayré,
Soun souben embitat.

LÉS TÉMOINS.

Més jamay enbitayré.

LÉ PRÉSIDENT, al prumié témoin.

Qu'as bist ? qu'as entendut? counto-m'oc sans détour?

LÉ TÉMOIN.

Pla may qu'un abuglé et qu'un sourd.

LÉ PRÉSIDENT.

Parlo doun, misérablé.

LÉ TÉMOIN.

Et bé, bous aou baou dire ;
Més cal qué bous pissets à las caoussos de riré.
Un soir, chez l'accusat, dél prumié joun dé l'an
M'entréténioy amb'un cassayré,
Quand el, qué droumissio, tout d'un cop, en saoutant,

Prén lé maynatgé, et canto l'ayré :
« You té faou dansa, moun éfant,
Et may soun pas toun payré.
Dé ço qué disén mous bésis
Mé tracassi pas gayré.
Per moun bounhur, paouré Louis,
Souéti qué Moussu lé Marquis
Aymé loung-tems ta mayré ».
Sa fenno, qué filabo al coustat d'un calel,
Dé l'entendré éro miéjo-morto ;
Et quand s'apercépiet qué nous trufabon d'el,
Nous préguet de passa la porto.

LÉ PRÉSIDENT.

Acos tout ?

LÉ TÉMOIN.

Oui, Moussu.

LÉ PRÉSIDENT, al ségoun témoin.

Toun noum ?

LÉ TÉMOIN.

Bernat Tastayré.

LÉ PRÉSIDENT.

Toun atgé ?

LÉ TÉMOIN.

Quaranto ans.

LÉ PRÉSIDENT.

Ta proufessiou ?

LÉ TÉMOIN.

Pésayré;
Acos praquo qué, daban bous,
Mé cal pla pésa mas rasous;

A part.

Car un fal pés ayciou m'arrengayo pas gayré.

LÉ PRÉSIDENT.

Es pas parent de l'accusat ?

LÉ TÉMOIN.

Nani, Moussu, né séyoy pla fàchat.

LÉ PRÉSIDENT.

Qu'as bist, qu'as entendut ?

LÉ TÉMOIN.

L'empitouyablo Clairo,
A cops dé margué d'engragnèro
Battré soun homé ensoucient.
Moustré ! y disio dins sa coulèro,
Souffriras coumo un pénitent,
Manjaras dé pa sec, séras coubert dé télo.
Quand Moussu dé Fangas, la neyt sécrétoment,
Bendra dins moun appartoment,
Boli qu'y portés la candèlo,
Et, tant qu'existaras, séras moun parobent.
Et l'accusat, fort mécountent

S'humiliabo daban élo.
L'ey bist rampa coumo un serpent,
Et démanda perdou d'estré tant négligent.

LÉ PRÉSIDENT.

Acos tout ?

LÉ TÉMOIN.

Oui, Moussu.

LÉ PRÉSIDENT, al troisièmo Témoin.

Toun noum ?

LÉ TÉMOIN.

Jousep Alarmo.

LÉ PRÉSIDENT.

Toun atgé ?

LÉ TÉMOIN.

Cinquanto ans.

LÉ PRÉSIDENT.

Ta proufessiou ?

LÉ TÉMOIN.

Gendarmo,
A bostré serbici, Moussu.

LÉ PRÉSIDENT.

Damoro ; en cas dé brut, aourey bésoun dé tu ;
N'és pas jamay dé trop dins uno cour d'assisos,
Et, sans tous coumpagnous, s'en passayo dé grisos.
Es pas parent dé l'accusat ?

LÉ TÉMOIN.

Nani, Moussu, né seyoy pla fâchat.

LÉ PRÉSIDENT.

Qu'as bist, qu'as entendut?

LÉ TÉMOIN.

La Clairo, furiouso,
Ména soun homé endignoment,
Lé trata dé sot, d'empuissent,
D'animal nascut à Toulouso
Per fa sa hounto, soun tourment;
Y fa caressa lé maynatgé,
Y diré apey per dérisiou :
Quoiqué siosquo pas toun oubratgé,
Boli qu'y fascos un poutou.
Dé Moussu dé Fangas és un précious gatgé;
Et sé n'aou crézés pas, déclaro, per escriou,
Qu'aquel admirablé maynatgé
És trop poulit per estré tiou.

LÉ PRÉSIDENT:

Acos tout?

LÉ TÉMOIN.

Oui, Moussu.

LÉ PRÉSIDENT, al quatrièmo témoin.

Toun noum?

LÉ TÉMOIN.

Armand dé Sistré.

LÉ PRÉSIDENT.

Toun atgé ?

LÉ TÉMOIN.

Soixanto ans.

LÉ PRÉSIDENT.

Ta proufessiou ?

LÉ TÉMOIN.

Ministré.

LÉ PRÉSIDENT, surprés.

Dé quino Majestat?

LÉ TÉMOIN.

Del rey dés ribouturs,
Dés fégnans et dés battélurs ;
Dé sa Majestat Carniboro,
Dé qui téni, Moussu, l'oubjet qué mé décoro. *

LÉ PRÉSIDENT, respectuousoment.

Ah ! perdou, Mounseignur, sé bous ey tutéjat.

LÉ POPLÉ.

A bas lé président ! bibo l'égalitat !

(Lé ministré effréyat s'en ba.)

* Uno cresto dé poul.

LÉ PRÉSIDENT, al cinquièmo témoin.

Toun noum?

LÉ TÉMOIN.

Jacqués Tisseyré.

LÉ PRÉSIDENT.

Toun atgé?

LÉ TÉMOIN.

Quaranto ans.

LÉ PRÉSIDENT.

Toun mestié?

LÉ TÉMOIN.

Réboundeyré,
A bostré serbici, Moussu.

LÉ PRÉSIDENT.

Té rémerci, paouré homé, ey pas bésoun dé tu,
Ni n'aou désiri, aou podés creyré.
Es pas parent dé l'accusat?

LÉ TÉMOIN.

Nani, Moussu, né seyoy pla fàchat.

LÉ PRÉSIDENT.

Qu'as bist, qu'as entendut?

LÉ TÉMOIN.

En fan uno tournado,
Del coustat dé Sent-Peyré, ount ey d'assouciats,
Ey, dins la carrièro Balado,
Descoubert, jouts mous pés glaçats,
Uno lettro descachétado.
Dempey lé tems l'ey counserbado,
Parço qué ranfermo lé noum
Dé Bounifaço Coutoun.
La podi pas légi, mêmo ambé dé lunettos;
Ensi, fayoy, Moussu, d'inutilés efforts:
Bési pas tant clar dins las lettros
Coumo dins las cayssos dés morts.

LÉ PRÉSIDENT, al greffié.

Fay-né, sé té play, la lecturo?
L'accusat nous dira s'aquos soun escrituro.

LÉ GREFFIÉ légis.

A MOUSSU DARGENCOURT, PERRUQUIÉ.

PAOURÉ COUNFRAYRÉ, CHER PÉSI,

» D'amaturs dé martel, et d'estoc et dé limo,
Bous an dit, aquesté mayti,
Qu'anabi léba magasi;
Mais apprénets qu'és per la frimo.

Dempey qué soun ayzat porti embèjo à las gens.
Dé ma fenno lés sentimens
Soun malhurousoment sutjets à la critiquo,
Et pr'aquel cop dé tems
Fermi la bouco as médisens,
Qué déjà la crésen publiquo. »

BOUNIFAÇO COUTOUN, *perruquié.*

LÉ PRÉSIDENT, à l'accusat.

Dit-mé s'aquélo lettro és escriouto per tu?

L'ACCUSAT.

Y pensats pas? nani, Moussu.
Qualqu'énémic jalous d'aquel tret és capablé;
A countrofayt moun noum per mé fa douna al diablé;
Més réussira pas.

LÉ PRÉSIDENT.

Anats querré un espert;
L'aoutou, pr'aquel mouyen, séra léou descoubert.

AL TÉMOIN.

Acos tout?

LÉ TÉMOIN.

Oui, Moussu.

LÉ PRÉSIDENT, al sixièmo témoin.

Toun noum?

LÉ TÉMOIN.

Jean-Pierré Buffos.

LÉ PRÉSIDENT.

Toun atgé ?

LÉ TÉMOIN.

Quaranto ans.

LÉ PRÉSIDENT.

Qué fas ?

LÉ TÉMOIN.

Bendi dé truffos,
A bostré serbici, Moussu.

LÉ PRÉSIDENT.

Aprets lé jutjoment aourey bésoun dé tu.

L'ACCUSAT, al témoin.

You, sé soun acquittat, aban d'ana à la pesco,
Porto men à l'oustal, t'en prendrey uno desco.

LÉ PRÉSIDENT, al témoin.

Seyos pas soun parent ?

LÉ TÉMOIN.

Ey pas aquel aounou.

UNO BANDO D'EFFRÉNATS.

Sé déclaro per el, és un aoutré coucou !

LÉ TÉMOIN, effreyat, al président.

Countro aquélis mutins, Moussu, randets un ordré ;
Soun pas en sûrétat al miey d'aquel désordré ;
S'abets l'outouritat, fasets-lo respecta ;
Soun pas bengut ayciou per mé beyré insulta.
Sé dins un tribunal toulérats la maliço,
Exerçats la benjenço et noun pas la justiço,
Et sé mé counfoundets al reng dé l'accusat,
Déserti lé palays oun m'abets appélat.

Lé pu grand désordré règno dins la sallo, sé disputon, s'assoumondé touts coustats. Lés marits qu'an pas boulgut crida qué lé témoin és un coumplici dé l'accusat, soun huats, insultats et battuts per las jouénos gens. Lé malhurous gendarmo, à qui lé président a dit dé damoura en cas dé brut, bol préné la défenso dé las lès : uno bando d'écerbélats y toumbon dessus et lé laysson per mort, escaladon la tribuno.

Lé président, lés counseillés, lés jurats et lés témoins tramblon per lour bido, saben pas may à quin sant sé boua; l'accusat bol proufita d'aquel moument dé désordré per s'escapa, mais lés récors lé réténen, à lours périls et risquos ; enfin lé proucurur del rey parben à forço dé crits et d'adresso à fa dintra dins la salo un piquet de souldats armats dé brochos : an per espaoulettos dé pattos d'aouquo, uno coquo per coucardo, et uno laousetto per glan al bounet dé pouliço. Dintron précédats del drapéou : à lour aspect, lé tumulté cesso, l'ordré sé restablis, et lé président, rébengut dé soun troublé, démando al témoin ço qu'a bist et entendut chez l'accusat.

LÉ TÉMOIN.

Ey bis sa fenno, qué lé troumpo,

Tourna bendré al mercat las truffos qué mé croumpo,
S'en ana chez Moras fa l'achat d'un jouguet
Per amusa lé fil qu'aymo aoutant qué lé payré,
Et d'un superbé parrouquet,
Qu'a fayt béni per se distrayré ;
El qué bésio pas d'un boun el
Aquel tripot abouminablé,
Found sur aquélo jouéno pel,
Per y cambia lé cor may dur qué lé del diablé.
Aprets aquel tret dé balou,
Coumet un acté dé féblesso,
Tord lé col al paouré Jacquou,
Per qu'à cado cop dé bastou
Qué dounabo à la mestresso,
L'aousel l'appelabo coucou.
Et, sans lé gous que jaoupabo
Per fa cala lé parrouquet,
Jamay Coutoun nou sé doutabo
Qu'éro l'oubjet dé soun caquet.

LÉ PRÉSIDENT.

Acos tout ?

LÉ TÉMOIN.

Oui, Moussu.

Un espert arribo et déclaro qué la signaturo dé la lettro és en tout counformo à la dé l'accusat.

LÉ PROUCURUR DEL REY.

Messius, bésets dabant bous un endibidu qu'a coumprou-

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

més la dignitat dé l'homé en suppourtan las iniquitats de sa fenno cuquéto et brutalo.

Dé témoignatgés irrécusablés sé joignen à sous rémords per l'accabla.

Las fennos n'an d'empiri qué sur la féblesso des marits ; et quand, parmi lé noumbré d'aquélis dargnés, s'en trobo d'aoutant lâchés qué lé siur Coutoun, per las abandouna à lours capricis, las lés, per lour sébéritat, diben raména aquélis homés sans caractèro à lour déber.

Lour y diben rappéla qué Sa Majestat Carniboro sé mari-det pas, et qué préféret pupla l'espital d'homés librés qué soun palays d'esclabos, et acos per randré houmatgé à soun sistémé umbersel qué les Saints-Simouniens préchon la coumunoutat de las fennos.

L'accusat a mécounescut l'exemplé de soun soubéren ; et dès qu'es estat prou énémic d'el-mêmo per suppourta tout sans sé plagné, qué subisco aouey la justo pèno qué mérito. L'acquitta, Messius, séyo enhardi lés que pouyrion estré tentats d'imita sa counduito ; lé coundamna, és al countrari randré serbici à la souciétat, en y fan couneyssé al un cop la hounto del criné et lé supplici del coupablé.

Dempey dé siéclés existo uno lé qué coundamno à mounta sur l'azé toutis lés marits sans caoussos : ayciou lé moumen dé la mettré à exécutiou.

L'aboucat pren la paraoulo; aprets soun discours élouquent, mais inutilé, lés jutjés et lés jurats sé rétiron à la salo del counsel ; l'accusat és coundamnat per toutis, et lé Président, aprèts abé récuillit lour oupiniou unanimo, répren soun siégé ambé sous counseillés, et prou-nounço la sentenço suibanto :

Al noum dé Carnabal, lé rey dés ribouturs,
Dés fégnans et dés battélurs,

Doun la courouno és dé salcisso,
Lé sceptré un pilou,
Et lé drapéou un pescajou,
Aoujets un acté dé justiço:

Lé tribunal dé l'ordré et dé la libertat,
Séent à Naoubernat,

D'aprets las dépousitious dés témoins, Estienné Bados, Bérnat Tastayré, Jousep Alarmo, Jacqués Tisseyré et Pierré Buffos, déclaro l'accusat coupablé; et, counsidérant qué las entrigos dés marits batuts lé poden pas préserba del sort qué mérito, et qué diou subi, per s'estré laissat battré per sa fenno; attendut d'aillurs qué l'homé s'abilis et coumproumet sa dignitat, quand sé laisso fa la lé per sa coumpagno, lé tribunal coundamno lédit Bounifaço Coutoun, perruquié, à mounta sur un azé, lé cap birat bers la couèto, per estré passéjat dins las principalos carrièros dé la bilo, lé joun dé Cendrés, ambé uno counouillo à la ma, et un escritéou sur l'esquino, oun légiran aquélis mots : MARIT BATUT, et à paga en toupets et en barbos lés frayssés de la proucéduro.

PLENTOS D'UN CAFÉTISTO,

DABAN LÉ TRIBUNAL CARNIBORO

DÉ SENT-SUBRA.

Lé cel empitouyablé
M'a dounat per mé tourmenta
Pas une fenno mais un diablé,
Doun l'aspect soul mé fa trambla.
Aprets abé dabant l'aouta

Countrattat ambé you l'uniou counjugalo,
Fourmet l'entrépréso fatalo
Dé quita dés maçous, lé barquet, lé mourtié,
Per sé mettré al cap d'un café ;
N'aspirabo pas, la sourcièro,
Qu'à l'aounou d'estré cafétièro,
Et tout aco din lé but imprudent
D'éléba, d'ennoubli soun amo,
Per s'entendré appella Madamo,
Et per gagna belcop d'argent.
Coumo biben dins uno époquo,
Oun tout ço qu'és noubel
Es bel,
Lé pa dés estrangés semblo souben dé coquo.
La guso qué per soun estat
Lé prumié joun lés attirabo,
Per soun caractèro empourtat
Lé lendouma lés m'accassabo,
Et you d'y counseilla dé quitta lé café,
Et dé répréné lé mourtié.
Fousquet sourdo à ma boux. Per coumblé de misèro,
Poudio pas biouré en pax ambé cap dé bési ;
N'a pas rougit dé déclara la guerro
A nostro marchando dé bi ;
En y pissan dins la pichérro,
Et qualqué temps apey per la fa may bisca,
D'ana fa sous bésouns al miey del galata ;
Un marchand juif qué sé troubabo
Jouts lé planché per oun lé pis coulabo,

En lé sentin dessus soun cap,
A sas pratiquos démandabo
Dé quin dret on lé baptisabo,
Sans counsulta sa boulountat.

Per un marit saigé et pésiblé,
Qué bous déclaro sas doulous,
Coumprénets, Moussu *, qu'és péniblé
Dé coumpareyssé daban bous ;
Més hélas ! toutos mas rasous
Poden pas attendri bostré cor inflexiblé ;
D'abanço m'abets coundamnat
A la péno hountouso, aoutant qué ridiculo.
Ma fenno a coumés lé pécat,
Et you goubarey la pilulo :
Sur un azé, Moussu, baou estré passéjat,
Coumo s'éri un oubjet dé mesprets, d'infamio ;
Et s'es pas en réalitat,
Sera sans douté en effigio ;
A qui lé tristé sort qué m'éro réserbat !
Ah ! cruello Mario,
Auorio pla may balgut qué m'aouguessos tuat,
M'aourios per toutjoun préserbat
D'aquel excès d'ignouminio,
Et séyoy pas descréditat.
Beyrey la poupulaço, abido, curiouso,
Canta per me puni lé réfren d'un battut,

* Al président.

Et tatcha dé fa crésé à las gens dé Toulouso
Qué ma féblesso m'a perdut.
Ah ! mé semblo déjà bésé les cafétistos,
Dount ey per moun mestié méritat l'abersiou,
Sé banta d'abé sur dé listos
Prouboucat moun accusatiou.
Cal per countenta lour idéyo,
Qué lour counfrayré, lour égal,
Serbisco al moundé dé riséyo,
Sul pilori dé Carnabal ;
Ah ! d'y pensa mé trobi mal !!!!!

L'ABOUCAT.

Messius,

Destinat per ma proufessiou à défendré l'innoucenço ouppримado en tout temps et en tout loc, béni playdéjà la caouso dé l'accusat. Dempey lé joun fatal qu'aquel malhuroux marit fourmet lé dessen dé léba soun establissoment, lés cafétistos, sous counfrayrés, effréyats dé soun entrépréso, tachében d'oupousa uno barrièro insurmountablo entré l'establissomen et el ; aquello barrièro foundado sur l'entrigo et la caloumnio présento aouey un aspect rédoutablé, et n'és qué pel sécours dé bostré ministéri qué moun cliant pot la franchi.

Moussu lé Procurur del Rey cren pas d'ounoura dé soun estimo lés cafétistos dé la bilo, qué califico dé gens cibilisats, d'homés dé boun toun, et lé tout per humilia, abili et carga l'accusat, qué trato ambé lé dargné mespréts ; mais qué disi ? on s'éstounara pas dés

affrounts qu'y proudigo, sé l'on sé rappello, dé quin prex lés counfrayrés dé moun clian an pagat l'estimo d'aquel magistrat per lé perdré dabant les jutjés, apey l'abé caloumniat dabant lé poplé ; qué dé bouteillos dé liquous!!! qué dé pas dé sucré!!!!!

LÉ PRÉSIDENT.

Mestré Fouillopochos, moudérats bostrés prépaous ; insultats la Cour dins la persouno del Procurur del Rey !

L'ABOUCAT.

Et bé, Messius; puisqué m'és défendut dé diré ço qué m'és facilé dé prouba, répréni lé founs dé la caouso: Moussu lé Procurur del Rey préten qué lés cafétistos soun uno bouno partido del poplé et, qu'estré sourd à lours réclamatious, és touléra un bici nuisiblé, séloun el, à touto la souciétat. Parés qué sap pas encaro ço qu'és qué lé poplé, yaou baou appréné : Lé poplé, coumo disio un célèbré ouratou, és un azé qué lé pus habilé mounto à sa fantasio ; et you ajusti, qu'un capéla lé fa marcha ambé la croux, un souldat ambé l'espaso, un écriben ambé sa plumo, un financier ambé l'argent.

N'a pas calgut qué lé jutjoment égarat d'aquel poplé per descrédita moun clian ; et acos dins un temps oun la libertat és prouclamado pel goubernoment, qué d'ignoblés citouyens nou né proufiton qué per attenta as drets dé lours frayrés, per la rasou que fan probo dé may dé scienço, dé proubitat, ou dé bounhur dins l'exercici dé lour proufessiou. Oh ! sé lé café del pré-bengut éro farlabicat, coumo lé dé tant d'aoutrés....

LÉS CAFÉTISTOS.

A bas l'aboucat!!!

L'UCHÉ.

Silenço doun !

L'ABOUCAT.

Un Bertrand Lachéro, un Estienné Grappos, uno Finou Lamano, aqui lés témoins qu'an pescat per dépaousa countro Plastroun* ! mé dispensi dé rappéla lour counduito dins la souciétat; lours noums atteston ço qué soun.

LA FINOU LAMANO.

Et lé bostré, boulur !

L'ABOUCAT.

(En lançant un régard dédégnous sur la Finou, pendent qué lé président qué diou soupa amb'ello lé ménaço s'y dits rés dé trabers.)

Et quand séyo bertat, Messius, qué l'accusat séyo battut, y fasets un crimé dé ço qué la naturo y a pas dounat prou dé forço as nerbis per empacha sa fenno brutalo d'y toumba dessus? Qué dé cafétistos supporton may qué d'estré battuts! Quantis gna qué supporton d'estré cournards, pourbu qué lour pot bulgo! Et sé cercabon pla, né troubayon qualqu'un dins lé faubourg mêmo.

* Noum dé l'accusat.

LÉS CAFÉTISTOS maridats.

A bas l'Aboucat! à la porto lé boulur!

LÉS GARÇOUS dé café.

Bibo la Finou Lamano! Bibo la Finou!

L'aboucat sasit dé frayou sé récoumando à Nostro-Damo dé bounos cambos, et lé malhuroux és coundamnat.

LÉ MARCHAN DÉ BI É DÉ LIQUOUS.

Per playré as amaturs qué dégnon mé légi,
Baou traça lé pourtret d'un biel marchand dé bi ;
Car béritablomen soun desten és estrangé,
Et qui nou couney pas dé Bernat lé rénoun
Beyra qué sas actious soun un affrous mélangé
Coumo lé bi qué ben toutjoun.
Égoïsto sé gna, fécoun en artificis,
Et doun lé cor pel Diablé és rambourrat dé bicis ;
Partisan à l'excès dés pus salés plazés,
A counditiou pourtant qué l'y costen pas rés ;

Quand lé Préfet del Tarn lé noummet Sécrétari,
Lé crésio boun sutjet, a pla bist lé countrari.
Trop proché d'un trésor qué lourgnabo souben,
L'aoutré enfounço lé coffré et s'emporto l'argen.
Et quand, per soun bounhur, crey sa fourtuno fayto,
L'ennémic lé séguis, la pouliço lé gayto,
L'attrapon à la fi, et, dins un ré dé tems,
Soun amo dés plazés passo as gémissomens.
Intéresso délors forço gens à sa pèno;
Daban sous proutectous, qué formon la binténo,
Déploro soun malhur, et, per lés amourça,
Parlo pas qué del cel et dé sé coufessa,
Exalto tant qué pot sa pousitiou funesto.
A trop aymat l'argen; mais alors lé détesto,
Et récouneys anfin qué soun brillan esclat
Prouduis pas qu'ambitiou, mensoungé et banitat.
Per calma la rigou dé soun desten sinistré,
Arribo un capéla, bénérablé ministré
D'un Dious qué s'és fayt homé et qu'a souffert per rés:
Ben exhourta Bernat à rendré ço qu'a prés.
Un illustré aboucat qué jamay sé répaouso,
Sé cargo al tribunal dé playdéja sa caouso;
Mais exijo aban tout, pel prex dé sous efforts,
Qu'y coumpté millo francs ou bint-et-cinq louis-d'ors.
Lé malhurous Bernat, qu'és prou marcandéjayré,
Dins aquélo oucasiou marcandéjo pas gayré,
Per sourti proumptomen d'un parel embarras,
Counsentis à douna ço qué y apparten pas.
Caquéla l'abéni lé ranimo, l'enflammo :

L'un cour al tribunal défendré soun aounou,
L'aoutré as pés dé l'aouta prégo Dious per soun amo.
L'aboucat salbo lé fripou,
Del tristé sort dé las galéros :
La Justiço a brisat sous fers ;
Mais, quant al capéla, douti qué sas priéros
Lé préserben jamay del tourmen dés infers.
Aprets abé crachat lés escuts, las pécettos,
Déserto lé pays ambé las mas fort nettos,
Et difficillomen poudio s'y menténi :
« Y éro magré dintrat, né cal magré sourti. »
És guidat per l'espouer, car, lé loun dé la routo,
Sé forjo dins lé cap dé gari dé la goutto ;
Estudio qualqué temps l'art qué bol éxerça,
Y bey pas rés à perdré et belcop à gagna.
Sap pas fa soun discours per attira la foulo ;
Lé trobo dins un libré, et fa coumo Rouk.... (*)
Lé légis plusiurs cots, et quand lé sap per cor,
Soun amo bers l'argen tourno préné l'essor.
Per soun médicomen ba chez André dé Castros,
Excellen houménas, quoiqu'un paouc sarro-piastros.
Un Jésuisto, qu'éro pas sot,
Lé fasquet, dins lé tens, héritié d'un dépot.
Aprets y abé fayt couneyssé
La goutto, lé mouyen dé la fa dispareyssé,

* Aquel dargné a présentat à l'Académio un oubratgé qu'éro pas siou per abé un prex.

Et y abé fayt proumettré, al noum dé Loyola, (*)
Dé gari pas qué lé Chrestia.
André cédayo pas, per l'or d'un milliounari,
Aquel rémèdi salutari.
Bernat lé bol à mens : acosto lé qué l'a,
Lé saludo, lé flatto et l'embito à dinna.
Quand l'a gourjat dé bi, per forço ou per adresso,
Oubten tout, en effet, d'André plé dé féblesso.
Riché dé soun dépôt, prében dé touts coustats,
Banquiés, Embassadous, Ministrés, Poutentats,
« A Paris, à Lyoun, à Roûan, à Marseillo,
« Expédio per tout, per tout bol fa merbeillo, »
Et digus nou respoun à sas proupousitious!
Al bout d'un més et miey, endignat, furious,
Tento lé bain proujet dé gari lord Coungrébo
Daquel mal dangérous doun tant dé moundé crébo :
Dé soun paou dé sabé, l'Anglés trop infourmat,
Y bol pas counfia lé souen dé sa santat.
Las d'usa soun cadabré en démarchos futilos,
Pren la résoulutiou d'abandouna las bilos;
Mounto sur un biel azé accablat d'un paquet,
Et, dins aquel estat, sé rand à Castanet.
Lé mairo à soun aspect crey qu'és un sans-culotto;
Lé Curé n'y bey pas qu'un chef dé pénitens,
« Qué bouldro randré à Dious ço qu'à prés à las gens, »
Lés Paysans, Carnabal, lés Grisets, Doun-Quichotto,

* Patrou dés Jésuistos.

Un jougayré, dus désubrats,
Disen qu'és un attrapo fats.
Cadun à soun tour lé balotto.
Et lé médéci del cartié
Sousten, per soun aounou, qu'és un gasto mestié,
Et l'y crido dé len : marchan dé mort subito,
Per t'announça dins moun séjour
N'as pas ni pifré ni tambour ;
Ma proufessiou t'és interdito ;
Appren qu'à Castanet y a pas cap dé paysan,
Qu'ignoré al joun d'aouey ço qu'és un charlatan.
Tu gaousos té banta dé gari dé la goutto,
Quand lé pu famus médéci
Sur Louis XVIII a perdut soun lati ?
Qué lé diablé té penjé à l'infernalo bouto,
Et lé qué ta pourtat penden touto la routo.
Sé la garissés, fégnantas,
Anéantis la qu'as al naz.
Espragno as habitans la péno dé t'entendré,
Toun discours suffio per la lour fa béni :
L'an passat té l'an bisto bendré *,
Aro, boulur, la bos gari.
Nous as déjà proubat qu'as pas may dé ressourço
Din toun gros cap qué din ta bourso.
Saouras per un boun cop qué cal din Castanet,
Un paou may dé scienço et pas tant dé toupet ;

* Lés souldats anabon béouré la goutto chés el.

Et qu'on gagno pas rés quand on ben en furio
As els dé la rasou fa dé tours dé foulio.
Calo-te, dits Bernat, coussi gaousos parla,
You soun bou per gari, tu per empousouna.
Ta fenno.... An aquel mot, lé douctur en couléro
Sé sasis d'un caillaou et l'y fen la machouéro;
Et d'un bras entrépidé à tant d'aoutrés fatal,
Ramberso sul pabat et l'azé et l'animal.
O cop inattendut! ô chuto déplourablo!
Proujets ébanouits et scèno mémourablo!
Al fracatgé qu'an fayt en toumban al un cop,
On bey tout Castanet accourré al grand galop.
Sur l'endret bistomen sé rand lé coumissari;
Més quan lé mal és fayt, és pas may nécessari;
Et, dins aquel moument, cadun n'és oucupat
Qué del malhur dé l'azé et del sort dé Bernat.
Toutis dus per sé plagné an uno boux pareillo,
Lé bacarmé qué fan s'enten dé Tournofeillo (*).
Uno grosso doundoun ben per lé sécouri,
Bernat pot pas parla, l'azé pot pas agi.
Alors dé la piétat la furou pren la plaço,
Et toutis lés paysans rénoummats per l'aoudaço
Fan mordré la poussièro al paouré médéci,
Et benjon un boulur des truts d'un assassi.
Per coumbla lé désir dé lour amo sansiblo,
Qué gémis en sécret d'aquélo scèno hourriblo,

* Bilatgé à quatré légos dé Castanet.

Dus garçous moulignés, d'un sentimen égal,
Porton ambé plazé Bernat à l'espital;
Et dé poou qu'un trabal sans tribut lés escrazé,
Sé pagon del transport en s'enparan dé l'azé,
Et, tandis qué sanglen, l'ennémic dé Bernat
Sé salbo coumo pot d'aquel tristé coumbat,
En passant per hazar, un pacan dé la Lando,
Ramasso per bounhur touto la countrobando,
Sans crento, sans détour, la ben à Roubichou,
Et dé tout lé proufit proufito la Finou. (*)
Pel malhurous Bernat quino tarriblo criso!
Y enlébon, sans égard, l'azé, la marchandiso;
Et, quand cerco à gari ment gouttous attaquat,
Cal qu'un ébénomen altèré sa santat,
Qué lé rétengo al leyt penden uno mésado!
En quittan l'espital, soun amo désoulado,
Réclamo proumptoment ço qu'a disparescut :
Tout lé moundé per el és sourd, abuglé et mut.
Ço qué y apparten pas bénomen aou régréto;
Ço qu'on pren as boulurs és un dret dé counquéto.
L'azé s'és restablit d'empey qu'és al mouli,
Et Bernat tourno fa lé coumercé del bi :
Mestié may lucratif et pla mens rédoutablé
Qué dé boulé gari d'un mal qu'és incurablé.

* Sa mestresso.

LES CAPELAS.

Dins sous pus jouénés ans, lé grand Bincent de Paoulo,
Proumettet d'estré sagé et tenguet sa paraoulo ;
Fasquet beyré en effet à la souciétat,
Et soun discernoment et soun humanitat ;
Foundet dé mounumens utilés et durablés,
Et counsacret las Surs al soin dés misérablés,
Qué la fam, las doulous, lé manquo dé trabal,
Forçon dé récouri souben à l'espital.
Angés counsoulatous, noblos et dignos fillos,
Bous qué sets lé soutien d'un millié dé famillos !
Bous doun la caritat és la suprémo lé
Oh ! qué lés Capélas soun len dé bous balé !
Soulajats lé malhur, estruisets la jouénesso ;
Et quand dé charlatans, abidés dé richesso,
Sé fan per tout un poplé appéla Mounségnur,
Bous aoutros n'abés pas qué lé titré dé Sur.

N'és pas la déboutiou, més acos l'intérès
Qué fa préné lé froc à Messius lés Curés * ;
Taléou qu'an attrapat uno moudiquo rento,

* Gna qualcun dé bou, més soun pla rarés.

Preston à bint per cen, à bint et cinq, à trento ;
Ayciou soun usuriés, à Paou, soun maquignous,
Et benden lés chabals coumò las coufessious :
Les bounis médécis * qué tout malaou réclamo,
Gagnon pas tant sul cos qué lés Curés sur l'amo ;
Saou cal diré pourtant, lés prumiés balen may,
Nous salbon qualqué cop et lés aoutrés jamay.

Dins nostro Réligiou, passablement coumiquo,
S'un mariatgé sé fa, l'argent lé santifico,
Et dus cousis germas poden pas espousa,
Sans qué Moussu Curé lés coundamné à paga,
Al noum d'un pichou Rey, uno grosso dispenso.
Té démandi, paysan, s'és pas uno counscienço,
Qu'un homé qu'és toutjoun à l'oumbro dés aoutas,
Coumo lés proucururs, prengo dé las dos mas.

Un cuistré, én s'adressan al Curé dé Sen-Jory,
Appréney-mé, y disio, d'oun ben lé Purgatori ?
Moun amic, respound lé débot,
Un Papo l'enbentet per fa builli soun pot,
Et coumo abio lé cor may tendré qué lé bostré,
En fan builli lé siou fasio builli lé nostré.

Messius lés Capélas soun dé caméléous,
Prénen toutis lés touns et toutos las coulous,

* Biguério, Ducassé, etc.

Blamon les oubriés dé fa lour tour dé Françe,
Et las fillos d'ana lé dimenché à la danso ;
Al noun d'un homé diou, én qui n'ou crésen pas,
Nous préchon dé fa magré, et lés gourmans fan gras ;
Dés paourés sans esprit nous banton las antrabos ;
Dins lé but dé régna sur un troupel d'esclabos ;
Défenden lé théatré, ou l'on bey sans rougi
La counduito qu'on ten é la qu'on diou téni ;
Masquats, ban apploudi les attous al parterro,
É lé surlendouma lés damnon sur la chéro.

Parmi lés capélas qualqués mayssants sutjets *,
Dé lour charlatanismé an récébut lé prex ;
Paysan, saou sabés pas aouey taou cal appréné,
Lés qué fan sur l'aouta descendré nostré ségné,
Mounton sur un carcan, per passa sans effort,
Dé las mas dél bourréou as fers dé Rochofort.

La plupar dés Curés, incoustens et boulatgés,
An toutjoun dé nébouts, é jamay dé maynatgés,
Tandis qué lé dé Sén-Marti
Sé banto dé n'abé may qué n'oun pot nouyri ;
Aoumens aquel és franc, Parpaillol dé ruellos,
S'amuso, canto, rits ambé las doumaysellos ;
Las damos dé l'endrét, fiéros d'aquel trésor,
Sé disputon l'aounou dé pousséda soun cor,

* Countrafato, Mingrat, Frilé, etc.

Et rés nou charmo tant uno béoutat proufano
Qué la bertut en dol et l'amour en soutano.

Quand certen capéla coufesso qualquo fillo,
Cerco à sabé d'abord ço qué ten sa famillo ;
Sé madamo es déboto ou moussu libéral ;
Sé cultibon lé bé, sé pratiquon lé mal :
Alors per soun discours la maynado séduito,
Rand fort tranquillomen coumpté dé lour counduito ;
Soun directou rabit y douno per tribut
Dé préceptés d'amour et noun pas dé bertut ;
La paourotto ! as génouls d'aquel sant qué l'adoro,
Finis per approuba lé foc qué le déboro,
Partatjo soun ardou, sé gounflo dé plazés,
Et soun galant troumpat sé douto pas dé rés.

Dins un coufessiounal, uno charmanto bruno
A troubat, y a dus ans, l'amour et la fourtuno ;
Lé qué l'aspousara séra béléou prou sot
Per y démanda pas dé qui tend soun adot,
Et séyo pas lé soul, dé nostro couneyssenço,
Qu'aourio fayt soun bounhur en gardant lé silenço.

Lés débots soun toutjoun countro l'éducatiou ;
Boulion pas, on aou sap, douna la coummuniou
As éfans enségnats à l'escolo noubello *,

* Enségnoment mutuel.

É coumo per malur éron jouts lour tutello,
Sé crésion oublijats, en quittant prountomen,
D'ébita dés curés l'anathémo sanglen,
D'ana sé répenti cado joun à l'ouffici ;
Dé s'estré répaousats sul bor del précipici,
É d'abé pas coumprés, dins un tal embarras,
Qué l'intérés dé Diou és lé des capélas.

Les débots cercon pas qué lour propré abantatgé :
Un joun à sent-Estienné un ritché persounatgé *
Toumbo malaou et mor sans boulé coufessa.
Les ministrés del cel dibion pas l'inhuma ;
Çaquéla le clergé, doun la mino nous troumpo,
Préguet pla Diou per el et l'enterret en poumpo.
Més n'a pas fayt aoutant à la de Piquopés, **
És morto sans lé soou, et sous dus héritiés
N'an pas aougut la tristo joyo
Dé bésé un soul courbas accoumpagna la proyo.
És morto coumo un gous, disio lé capéla,
Coumo un gous la cal enterra ;
Fasets pla paou dé cas, détestablé hypoucrito,
D'aquel paouré animal qué jamay nou bous quito,
El qué duran lé cours dé las persécutious
Éro lé soul amic dé bostrés coumpagnous.
Quand sé ténion tapits dins le founds d'uno cabo,

* Lé Marquis dé Roquoloro.
** Marchando dé frountatgé.

Et qué d'un grand péril lé gous lés préserbabo ;
Saou abets d'oublidat bous rappéli qu'un gous,
Tout bestio qué parés, és préférablé à bous ;
Un gous défend soun mestré et bous bendets le bostré ;
Manquats bostré déber et nous préchats lé nostré ;
You m'aymayoy pla may quand descendrey al clot
Estré al coustat d'un gous qu'al coustat d'un débot.

DÉFENSO DÉ JANOT CARNABAL,

FÉGNANT, GOURMAN, BANQUOROUTIÉ, ETC.

MÉSSIUS,

Quand Carnabal pareys, counduit per la fourtuno,
Toutis les oubriés bénen y fa la cour ;
Dé sas prouspéritats fan lour caouso coumuno
Et, coumo à la beoutat, l'encenson tour-à-tour :
Aro qu'és malurous, és piri qué la pesto,
Pes taillurs et pes courdougnés ;
L'un y ben réclama la fayçou d'uno besto,
L'aoutré d'un parel dé souillés :

Et lé lendouma dé sa festo ,
Moun clian és lé chef dés grands banquoroutiés.
Cadun lé trahis ou lé pano ,
Un faquin a sous gans, sa bouéturo , sa cano ;
Un boulur soun trésor , un gourmand sous capous ;
Un fripié sous tabléous, sas masquos , sous bijoux :
Un fayssié soun tricot dé lano ;
Un bioulounayré sas liquous.
Ayciou lé médéci qué toutjoun lé souégnabo
Quand la débaoucho l'estoufabo ,
Et qué sur bint et un malaou
A cluquat l'el à déz et naou ;
D'un paou may Janot y passabo.
Un apouthicayré douat
D'uno merbeillouso scienço ,
Et dins lé journal announçat ,
Ben démanda la récoumpenso
Dé dus cristéros qu'a dounat
A carnabal désespérat
Dins l'hôtel dé la Proubidenço ,
Tandis qu'al justé prex dé sous médicomens ,
N'a pas parlat dé labomens.
Uno préciouso moudisto
A dénounçat Janot , sans hounto , sans détour ,
Crento dé lé perdré dé bisto ,
Ello suppourtayo qu'on fasquesso la quisto
Per y paga lé tems qué perd à fa l'amour :
Eh ! Messius , moun clian encoumbrat dé richessos ,
N'emprounto pas jamay les capels , les bounets ,

Las raoubos, les fichus qué porton sas mestressos
Per fixa les régards des jouénés fréluquets ;
Et d'aillurs la moudisto és machanto couméro,
Sé chez ello calqu'un démandabo crédit,
Lé bous rambouyayo à grands cots d'engragnéro
Coumo un gagno-pétit.
Un coiffur qu'a l'amo sansiblo,
Exijo dé Janot la sentenço tarriblo,
Sul prétexté qué Carnabal
A déjà dissipat lé fruit dé soun trabal.
Bous dits pas qué cerco fourtuno
Dins la carriéro dé l'amour ;
La neyt s'en ba bésé la bruno,
Courtiso la bloundo lé jour :
Es toutjoun à la casso
D'aquel charmant gibié,
Et sans cap dé tirasso,
Bouldro fa soun mestié,
Uso d'un tour dé passo-passo.
Qué n'an pas fayt les Pinsaguels
Per mettré Carnabal sul banc des criminels ?
Sé soun enfounçats dins la blouzo ;
An perdut jusqu'à la razou,
Quand sur un char, an dins Toulouso
Passéjat l'azé, lour patrou.
Lé puz azé dé touts n'éro pas la bourrico ;
Et sé n'aou disets pas, bous dibets pla pensa
Qu'éron sous counductous, ambé touto lour clico ;
Mais qué boulets tira d'un sac qué ço qué y a !

S'éron estadis à l'escolo,
Un azé, al joun d'aouey, séyo pas lour idolo ;
Et bendron pas trata dé brigan et dé sot
Moun maluroux clian qu'a fayt builli lour pot ;
A lé perdré, Messius, tout lé moundé s'oucupo,
Et, tôt ou tard sera la dupo
D'une bando dé charlatans
Belcop intéressats et gayré intéressans;
D'un biel débot de la Daourado,
Qu'a fayt banquorouto sacrado,
D'un adjouen abidé d'argen
Qué presto a cinquanto per cen,
Et qu'a caousat may dé ruinos
Qué Mandren n'a fayt dé bittimos.
D'un Crésus qué pés morts prégo d'empey bint ans
Et régretto lé pa qué manjon les bibans ;
D'un gaillard qué fa may dé déoutés,
Qu'un touneillé n'uso dé céouclés ;
D'un fanfaroun de Mars, qué banto soun couratgé,
Quand a fugit trés cops à l'aspect dé l'aouratgé ;
Dé la Corino dé Migné,
Qu'attiret dus galans al sé de soun café,
Per douna len dé sa famillo
La lustro al coumédien, al noblé la caouquillo ;
Dé dus jougayrés hounourats
D'un boun brébet d'attrapo fats ;
D'un proucurur qu'a dit à Faouré,
Qu'és un gran bici d'estré paouré ;
Dé Faouré qué y a respoundut :

N'és un pu gran d'estré coucut.
D'un coumis-bouyatjur qu'és accablat dé péno,
D'empey qu'un joun en prégan Diou,
Sé mettet lé capel del galant dé sa fenno
En crésen dé mettré lé siou;
D'un tartufo dé la Dalbado,
qu'a débaouchat uno maynado,
Dé qui lés parens indignats
Ambé d'argen sé soun calmats;
Dé la biello Mataléno,
Qué randet un nobi counfus
Lé joun qu'y boulio fa cadau d'uno coulséno,
Aprets y abé gagnat dex millo francs dessus;
D'un baylet dé damos dé piquos,
Qué dé l'abis dé forço gens,
Mérito may dé cops dé triquos
Qué lé préfet dé coumplimens.

Aqui, Messius, tant bien qué mal
Les ennémits dé carnabal.
Syoscats pas estounats qué fasco tristo mino,
Ben dé perdré soun trôno en quittan la cousino,
N'a pas may al tour del l'armado des gourmans,
Sous pus zéladis courtisans.
Coussi boulets, canaillo sans pareillo,
Qué carnabal pousquo passa
D'ounesté homé qu'éro la béillo,
Per un fripoun lé lendouma.
Sé bous a coumandat d'oubratgé,

L'a pagat trés cops may qué n'oun bal la fayçou ,
Sé bous a emprountat , bous à dounat per gatgé
Qualquo grosso poulardo ou qualqué boun capou.
Lé gaousats accusa dé grusa las famillos,
Dé fa pla paou dé bé, dé caousa tout lé mal,
Qué fan tant dé coupablos fillos ,
En trabaillant per l'espital.
Disets qu'és per bousaous la poumo dé discordo ,
Qué cerco pas qu'à bous brouilla ,
Et qu'és len dé balé la cordo
Qué bous caldrio per lé penja.
Aprets l'abé ruinat, bostré cor lé rébuto ,
Bostré mesprets per él surpasso bostré amour ;
Ainsi, tout ço qué arribo al soun dé la flaüto
S'en tourno pel tambour.

TAXAT , *aboucat d'oufici.*

TOUNIS ET NAOUBERNAT.

CHEZ UN PERRUQUIÉ DÉ SEN-SUBRA.

UN TAILLUR.

Messius, dins aquesté moument
Touto la bilo s'entréten

Dé las cabalcados coumiquos
Qu'an fayt les Toulousens sur las plaços publiquos.

UN COUMIS.

Lés Sent-Miquels né soun les embentous ;
Tounis et Naoubernat soun pas qu'imitatous ;
Doun Sent-Miquel, al templé dé mémorio,
Jouira soul d'aquello glorio.

UN TAPISSIÉ.

Sabi pla qué lés Sent-Miquels
Per l'adresso an pas lours parels ;
M'an proubat, l'annado passado,
Per lour superbo cabalcado,
Qué l'ordré et la clartat régnon dins lours affas,
Tabé l'oubratgé dé lours mas
Sé pago pas à la journado.

UN MOULIGNÉ.

Et you sousténi qué Tounis
En fet d'amusomens ribaliso Paris.

UN BIEL.

Mas enfirmitats et moun atgé
Nou mé permetten pas d'entrépréné un bouyatjé
Pér né fa la coumparasou,
Més douti fort qu'aoujats rasou.

Bous direy soulomen, aban qué l'on mé razé,
Qué Tounis a manquat per un punt essantiel ;
Aquel punt mé semblo qu'és l'azé.

LÉ MOULIGNÉ.

Bous calio présenta, n'aurion aougut un bel.

LÉ BIEILLARD.

Insoulent, toun impertinenço
Récébra tôt ou tard sa justo récoumpenso ;
Mé trata dé roussi ! tu, fil dé mouligné,
Qué dempey toun bas atgé y s'és à la dargné ;
Qué quand l'azé és trop las dé pourta la farino,
Tu per lé soulatja la mettés sur l'ésquino.
Més s'abio l'oumbro del boun sen,
Toun paouré payré qué té méno,
Té fayo partatja lé brén,
Aprets t'abé fourçat à partatja la péno ;
Et beyrion pas aouey dins la souciétat,
Parmi dé gens marquans un mouligné marquat.

LÉ TAILLUR, al Mouligné.

Jouéné homé bous perdrets.

LÉ PERRUQUIÉ.

Tramblets pas qué sé perdo ;
On n'és salit qué per la merdo,

Et dins un endrét courroumput
May on la rémudo may put.
Més l'oubratjé mé presso, et d'aillurs és dimenché.

AL TAILLUR.

Bous baou coupa lé pél ; garçou, porto lé penché.

AL MOULIGNÉ.

Et tu, fout-mé lé camp ; qué sio dit per un cop,
Ta présenço mé desplay trop,
S'abioy pla counescut tous fets, ta rénoummado,
Jamay dins ma boutigo aourios aougut l'intrado ;
Et bous, Messius, per ma tranquilitat
Layssats Tounis et Naoubernat.

FI.

TOULOUSE. — Imprimerie de MARIE ESCUDIER,
Rue Saint-Rome, nº 26.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE AMENDE

LIBRAIRIE DE MARIE ESCUDIER,

RUE SAINT-ROME, N° 26, A TOULOUSE.

Nouveautés.

	fr. c.
LAMARTINE. — OEuvres complètes avec vignettes, format grand in-8°, 8 vol.	54
CASIMIR DELAVIGNE. — OEuvres complètes, grand in-8° avec vignettes de TONY JOHANNOT, 5 vol.	28
CHATEAUBRIAND. — 20 vol., édition de l'ADVOCAT. . .	150
VICTOR HUGO. — OEuvres complètes.	
ALEXANDRE DUMAS. — Théâtre — 5 vol.	20
ALEXANDRE DUMAS. — Impressions de voyage, Gaule et France, et Izabel de Bavière, 5 vol.	35
BÉRANGER. — 4 vol. avec gravures de TONY JOHANNOT.	24

Ouvrages en souscription.

L'ÉNÉIDE. — Traduction en vers par BARTHÉLEMY, publiée en 12 liv., à	2 50
BYRON. — Avec gravures de TONY JOHANNOT, publié en 40 livraisons, à	50
L'ÉDUCATION MATERNELLE, par Mme AMABLE TASTU,	50
GIL BLAS illustré. — En 50 livraisons.	50
LAFONTAINE, J.-J. ROUSSEAU et **BEAUMARCHAIS.** — Avec gravures de TONY JOHANNOT, à. . . .	50
WALTER SCOTT, à	10
L'ORIGINE DES CULTES, par DUPUY, à	50
LES FASTES DE LA RÉVOLUTION, par MARRAST et DUPONT, à	25
LE CODE DES CODES, par MM. CRÉMIEUX et BALSON. . .	30

Resp Pf XIX 478

(1319)

Poésie patoise.

extrait d'un journal fondé par Marcel Geren en 1851 - intitulé "Lé Gendoulé" journal en patois X pp chif

N° I -

où tout finit par des chansons, et pour sûr c'est un plaisir que nous ménagerons à nos lecteurs.

Ceci nous amènerait naturellement à formuler le programme du journal Lé Goudouli, si nous n'avions à relever la dernière partie des critiques hasardées à notre adresse, qui finissent comme vous savez, en nous raillant, de ce que nous nous exprimons en français dans notre réquisitoire. Que n'écrivez-vous, disent-ils, dans cette langue tant vantée par vous, et si vous ne le faites, c'est une preuve irrécusable de votre propre désaveu de cette même langue, ce qui est étrangement inconséquent de votre part?

Il suffirait ici pour confondre nos infatigables discoureurs, d'exhiber le programme de notre journal, ils y verraient que ce n'est pas du patois en prose que nous voulons donner, mais du patois cadencé, c'est-à-dire mis en mesure. Mais insiste-t-on: c'est une preuve de plus de votre reconnaissance implicite du peu de sympathies que son style prosaïque rencontrerait dans les masses. A cela, nous répondons d'abord qu'on a très peu vu d'écrivains patois, s'amuser à faire de la prose en patois. D'ailleurs, nous ne le dissimulons pas, bien que nous eussions beaucoup à dire là-dessus, le patois est fait, nous le reconnaissons nous-même, plutôt pour être traduit en vers qu'autrement. Eh! n'est-ce pas de cet heureux défaut qu'il tire son plus beau titre de gloire? Comment une langue qui ne pourra supporter que d'être parlée selon le mode des dieux, sera une langue méprisable à vos yeux, profane? Puis ne fallait-il pas se faire comprendre des personnes dégoûtées, comme vous nous dites l'être, du patois, et vous convaincre que sans être luinguiste, et bien que nous aimions le patois, nous n'avons pas oublié de parler le français? Non, ces langues ne sont pas rivales, comme vous voudriez bien le persuader, on les rencontre souvent ensemble, témoins ceux qui vous le disent. Ce que nous avons de mieux à faire, vous et nous, tenez, croyez-nous, c'est d'oublier notre querelle d'un moment, en vous résignant, vous, à entendre des vers écrits en patois et lus, sinon chantés, par une jolie bouche de femme qui vous rapatriera avec ce Cadet du Pinde; et nous, en ne nous occupant plus désormais qu'à plaire à ceux qui nous feront la courtoisie de devenir nos lecteurs assidus, et nous ferons bien les uns et les autres.

A présent, si vous voulez bien nous le permettre, messieurs les censeurs, nous allons tracer rapidement notre programme qui sera des plus simples.

D'abord, nous paraîtrons régulièrement une fois par mois, notre feuille exclut la politique, parce que nous avons dit, dans notre franchise de paysan du Danube, foin de la politique, qui ne sert qu'à diviser les hommes et les faire se haïr mortellement; or, nous ne voulons être les ennemis de personne. A part cette exclusion, tous les autres sujets, avouables toutefois, y trouveront place. Nous publierons chansonnettes, fabliaux, etc., toujours dans la muse gasconne. Tous les poètes méridionaux sont appelés à concourir à notre œuvre, à venir apporter chacun sa pierre à cet édifice patriotique. Nous ferons même revivre certains couplets oubliés. La partie en prose sera écrite en français. Il n'y aura en ce genre que le premier article du journal et quelquefois le feuilleton, lorsque nous aurons sous la main une nouvelle du meilleur choix à offrir à nos abonnés.

Si jusqu'ici nous n'avons pas dit mot des avantages qui figurent en tête de notre journal, et qui sont assurés à chacun de nos abonnés, c'est avec intention de notre part. Pourquoi, en effet, insister sur ces avantages inappréciables? Nous aurions craint franchement de les rabaisser, en essayant de les faire ressortir. Depuis quand, d'ailleurs, l'intérêt, bien entendu, ne serait-il plus le mobile des actes humains? et où plus qu'ici, nous le demandons, est-il le mieux compris? Aussi, nous fions-nous à son instinct merveilleux, ce qui nous fait espérer du public une réponse qui ne peut être autre que la sanction la plus complète de cette œuvre essentiellement humanitaire.

Nerec.

CANTATE.

Les Ouvriers de l'Ile de Tounis et ceux du faubourg Saint-Cyprien, à la ville de Toulouse.

O tu, la reyno dé las bilos,
Toulouso, escouto un cant noubial,
Canten, canten toun cel, tas fillós,
Dins nostré lengatgé mayral!

Qué sentisquen l'oumbro dé toun genio,
Passa, passa sur nostré bel faoubour,
E cantaren ta douço pouësio,
O Toulouso, bilo del Troubadour!
Oh! n'es pas mort, toun biel cantourlejayré,
Encaro biou, dins toun balent oubrié,
Qué respiro ta musico dins l'ayré,
Quand, lou souer, rintro del chantié:
O tu, la reyno dé las bilos, etc., etc.

Pey, quand la neyt curbis la bilo entiero,
Qu'es Toulousens pipon un soumeil dous,
Des dus coustats dé ta grando ribiero,
Parten, parten, milo, milo cansous;
A la clartat dé ta luno argentado,
Lous dé Tounis é lous dé San-Subra,
S'en ban, en corps, douna la serenado,
A la qué sap lou plus ayma:
O tu, la reyno dé las bilos, etc., etc.

Gaytat-lo dounc, nostro bando jouyouso,
S'acamina bers lou simple oustalet,
Per festeja la beoutat bienhurouso,
Qu'a meritat un tant poulit couplet:
Mais à canta toutos las poulidetos,
Qu'à l'houro qu'es, soupiron dins lour leyt,
Caldrio beilla, coumo las esteletos,
E proumena touto la neyt.
O tu, la reyno dé las bilos, etc., etc.

Oui, tous oubriés an uno renoummado,
Qué ta balgut, surtout lou dé Tounis,
May qué ta pla, n'es pas brico panado,
Per lous aougi, benen dé tout païs:

Randen houmatgé à la lengo moundino,
A qui deben dé tant belos cansous:
Qu'in instrumen, ou qu'ino mandolino,
Pot fa rampeou à nostro bouts!
O tu, la reyno dé las bilos, etc., etc.

M. C.

LOU POUTOU.

(Chansonnette.)

Poutou, poutou, poutou, poutou,
Soul noum d'amou,
Perqué n'éy pas un'amiéto,
Pla poulideto,
Per l'y douna lou poutounet
Amistouset.

Jou pourtant saïo tant jalous,
Tant embejous,
Dé poudé approutcha sa gaouteto,
Tant mistoufleto,
Per n'enleba tout lou dubet,
D'amb'un poutet.

Qu'un poutou douno dé bounhur!
Mais qu'in malhur!
Qué n'aoujo pas uno bouqueto,
Roso, fresqueto,
Per y fa peta lou poutet
Amistouset.

Disi, souben, dins ma doulou,
Qué faïo bou,
Dessus un sé, plé d'amouretos,
Jantios, nenetos,
Y furlupa lé poutounet
Amistouset.

Ah! sé poudio, per mous soupirs,
Per mous desirs,
Mé fayré ayma d'un'amieto,
Pla poulideto!
La minjaïo dé poutounets,
Amistousets!

Poutou, poutou, poutou, poutou,
Soul noum d'amou,
Perqué n'ey pas un'amieto,
Pla poulideto,
Per la minja dé poutounets,
Amistousets.

M. C.

Lé Loup et l'Agnel.

Fablo imitado de Lafountaino.

La razou del pus fort es touchoun la millouno:
La probo, escoutats-lo, ma fablo bous la douno.
Un poulit agnelou, al bout d'un riou claret,
Bebio tout doussomen crento dé la pepido.
Un loup, hargnous et let, just bers aquel endret
Benio coumo un boulur per se cassa la bido.
— Digos, qué fas aqui? ça diguec à l'agnel,
Qui t'a permes, mecous, dé trouboula moun ayguo?
Meritos qué sul cop té déranque la pel:
La qué t'a counseillat, sigur, ero embriaygo.
— Nou bous enquietets pas, l'y respoun l'agnélou,
Layssats-me bous parla; pey, se bostro grandou
Bol regarda un paouquet ount le rajol debalo,
Beyra qu'al dejouts d'el you preni ma regalo;
Que quand boulegarioy le saple coumo un guit,
Nou la troublayoy pas. — Disi que n'as mentit,
L'y respoundec le loup. D'aillurs, dins l'aoutro annado,
Parlébos mal de you. — Aquelo qu'es passado?
Més n'éri pas nascut, soun encaro al poupel,
N'éy pas que quatre dents, l'y dits le paoure agnel.
— Ebe, se n'es pas tu, pel sigur es toun frayre.
— N'éy pas cap. — Calo-te, car nou te cresi gayre;
N'és pas qu'un menturot; sabi qu'es un des tious,
Car toutis aprep you siats coumo de jousious:
Les gousses, les bergés et touto la sequélo;
Aouéy me cal benja, car l'oucasiou n'es bélo....
Et nostre galapian, aquel hourrible gus,
Sans tarda d'un moumen l'y courreguet dessus;
Debés le miéy des rens l'y mourdisquec la lano,
L'enlebéc pus laougé que s'éro uno abelano,
L'empourtéc dins le bosc: aqui, le brigandas,
Dins le sang del paourot farfouillec à plen nas.

M.....

CONTE.

Heureuse imitation d'une pièce en vers publiée dans un ouvrage ayant pour titre MA MUSETO.

Abril, le froun parat d'un soulel radious
De soun soufle caoudet rebeillabo las flous;
La campagno pertout reprenio sa paruro,
Le cant des aouzelets, uno douço berduro,
Un aïre frescuret, et le ban d'un bel jour
Pourtabon dins le cor de pensados d'amour.
Tabes un pastourel qu'ero pas insensiblé,
En gardan soun troupel troubabo pas péniblé
D'estre douro bengut sul penchant d'un truquél
Qu'es de sous enbirouns le plus bezi del Cel.
Aquel riche coustou quillat prep del mazatge,
Del soulel, le prumiè, saludo le bizatge,
Et quand de sous rayouns se bey le caq daourat,
On dirio que se crey des mouns le plus aynat;
Dé sous flancs mirgaillats un rajoulet d'ayguetto
Alimento uno foun entourado d'herbetto,
Ount creissen à plaze le trefet et as flous.
A qui le pastourel a menat sous moutous;
Aqui les bey countens machuca l'herbo fresco,
El, pourtat à reba, sur un gazour de sesco,
S'espalusso enbraban lé calimas del jour,
Trato dins soun esprit douces affas d'amour;
Per playré bouldrio fort abé jantio teletto,
Un farou fricaoudel, uno bello houetto,
Un aïré dégourdit, et pey toujours sus pots
Un sourire amistous et les plus tendres mots.

Es proche de la foun, et, l'aygo qué clarejo
Dé sé bésé tal qu'és, l'y fa béni l'embéjo
S'abanço del miral que la naturo a fayt ;
S'y bey des pés al cap, mais n'es pas satisfayt.
Le soulel a brunit le tén de sa figuro,
Le bent a gourdillat sa bloundo chebeluro,
Soun capel chiffounat es beouzé de rubans,
Soun gilet esquissat de las rounços des camps,
Sa cinturo a perdut sa coulou safranado,
Sa houletto es sans flous, es nudo, rouïllado
Et dé sé bésé atal lé jouéné pastourel
Dins dé rèbés d'amour néglijo soun troupel.
Rouséto sas amours ten coumoulo soun âmo;
L'à bey sus cado flou, l'a bey sus cado ramo;
Sur sa bouco de mel fadéjon les poutous;
L'amour en lambréjan animo sous eillous,
Soun penet es mignoun, sa maneto doucetto,
Un tour a tournéjat sa poulido cambetto;
Sa taillo en la besen de plasé fa pama,
Es fino talomen qué claourio dins la ma;
Et pey, dins soun courcet soun flourettos bermeillos
Que pastouro jamaï nou najet de pareillos.
Le pastourel glourious surtout d'aquel bouquet
Ne rebo sans cessa, ne parlo tout soulet;
Souben en y pensan aco le fa sourire;
Mais moudeste toutjour se gardo pla de dire
Qué d'aquel bel bouquet dount és tant dèsirous
El ajo jamay bist ni flayrados las flous.
Simplé lé pastourel, qué, biou dins l'inoucenço,
Nou couneys de l'amour qué la plus puro essenço,
Sé nouyris del plasé dé creyré qu'es aïmat,
Rouséto es lé soulél qué lé ten esclayrat,
L'y parlo cado cop quoiqué sios qué leng d'ello,
L'y dis: ó mas amours! ó ma brillanto estelo!
Sans tu tout és néant, bèni dounc d'ambe jou!
Per mé rébiscoula, presto-me ta calou!
Sur ta bouco d'amour, fayto de sucré candi,
Permet-mé cent poutous quand jou té les démandi.
Daisso-mé m'embriayga de ta respiratiou,
Daisso-mé té sarra sur moun cor qu'es tout tiou,
Daisso-mé countempla sur toun poulit bizatgé
Lé bistou de tous éls qué parlon lé lengatgé
Qué Diou per nous charma n'a permés qu'à l'amour ;
Anjetto, daisso-mé, la néyt amaï lé jour
Mé coula sur toun sé, mé coula sur toun âmo,
Et beyras que le foc dount s'escapo m'a flâmo
Es un foc inoucent et pur coumo le cél!
Atal coufle d'amour disio lé pastourél,
Les échos des balouns et les dé la monntagno,
Rédision soun caquet dins touto la campagno,
Et pastouros del mas, et, tabés dé pla l'éng
Badabon dé plazé d'entendré aquel réfren.
Mes lé pastourelét soupiro et sé chagrino ;
Cépandan un gros loup prés d'uno fam canino
Sort dé dins un bartas et d'un ban qu'és raoujous,
Sé lanço furiboun al miéyt dé sous moutous,
Caouzis l'un des plus béls, l'agafo pér l'esquino
Et l'emporto al galop dins la fourest bézino.
Lé paouré pastourel qu'és témouen d'aquel rap
Daïsso un momén l'amour et cerco dins soun cap
Un mouyen d'arresta la bestio carnassiéro,
Rébeillo soun farou qué dromp sur la fougéro ;
Lé gous part en jaoupan, lé pastourel tabès,
Crido, séguis lé loup ; mais n'abanço pas rés.
L'animal afamat és à perto dé bisto,
Et nostré pastourel d'amoro l'âmo tristo
D'abé perdut atal l'un dé sous béls moutous.
Soubén un accident nous bal bounos l'ixous :
Lé souer lé pastourel à l'âmo countristado,
Racounto soun malhur à sa pastouro aïmado,
L'y dis fidellomen tout ço qué s'és passat,
Soun amour, lé miral, son troupel délaïssat
Et Rouséto qu'à sen pér jutja touto caouzo,
L'y respoun douçomen après petito paouzo ;
Escouto, pastourél,
Boli qué m'aymés pla, boli qué siosfidel,
Mais dins toun intéres, cal qué jou té conseillé,
Qué pés moutous tabés cal qué toun esprit beillé,
Té cal d'ambé l'amour lés abé dins lé cap;
Car aoutromén lé loup ten daïssara pas cap.

D.

Chronique locale du dernier siècle.

FACÉTIE.

Couplets patois chantés par Madame la présidente de Niquet, à l'archevêque de Toulouse, qui dînait chez elle, pour se plaindre d'une question indiscrète que lui avait faite son confesseur.

Sur l'air : *Où allez-vous M. l'abbé?*

1er.

Un coufessou fort indiscret,
En coufessan mé demandet,
Sé n'eraï estado aïmado
Obé,
E sé m'eri laïssado.....
Bous m'entendets bé.

2e.

Sé m'entendets, m'entendets bé,
Sé m'entendets, digats pas ré,
Bous, c'ets lou soul pecaïré,
Obé,
A qui laissaïro faïré.....
Bous m'entendets bé.

3e.

Pour se venger de son mari, qui avait l'air fâché de la liberté de cette chanson:

Moussu lou président Niquet,
Jou bous aou disi franc et net,
Sé m'en teniats rancuno,
Obé!
N'en pourtariats may d'uno.....
Bous m'entendets bé.

Ces trois couplets furent improvisés à table, et donnent une idée des mœurs du siècle de Louis XV.

VARIÉTÉS.

Las Bacanços de Jean de Nibèlo

DE L'ANNADO 1851.

I.

Jou tabes, coumo bous, soun anat en bacanços,
E coumo bous, ey bist forço jocs, forço dansos;
Per tout, bous dire anfin, jou soun estat as bans,
Oun pla souben s'y fa Pascos aban les Rans;
E may d'un entrepren aquel pelcrinatgé,
Dins l'espouer que le cel l'y dounara un maynatgé;
E sabets, quant dé cops, un marit desoulat
Dé pas abé d'efans, s'en reben counsoulat:
Tabés, un paou plus tard, quant sa mouillé s'accoutcho,
El allumo un gros cierge, en l'aounou de la doutcho,
A qui deou pla millou, qu'à Rozo Tamisié,
Un poupar magnific, soun unic heritié;
Car tal es, qui n'aou sap, l'ana d'aquesté mounde,
Qué tant qu'y aoura pouls, cal qué la poulo pounde.

Mais cal prené un recit per soun coumençomen,
Sé l'on bol pla jutgea dé soun ébénomen.
Ebé saourets anfin, qu'es pla Jean de Nibèlo,
Qué mounto en diligenço é ba bezé sa belo;
Mais aban qué la bejo, à quant dé countro-tems,
El sé beyra espaousat, qui dira s'accidens
Qué courl un bouyatjur, qué sé met en bouyatgé,
Né sabi pla quicon, é s'es un paou boulatgé,
Arribo pla souben qué reben entecat
Dés locs oun ero anat, per cerca la santat.
Mais tout aco n'es pas las soulos abanturos,
Qu'engendron un bouyatgé, un sejour, las bouéturos,
Gn'a pla d'aoutros à cregne aban d'arriba al port,
Car on a bist souben, malgré lé passo-port,
Al moumen dé paousa lé pé sur lé ribatgé,
May d'un n'estré escartat per un cruel aouratgé;
Mais jou, graços al cel, tout ço qu'ey esproubat
Es puleou fayt, beyrets, per bous mettre en gaytat,
Qué per bous arranca dé l'el la mendro larmo,
Tout al plus qu'alqu'alerto, ou qualquo falso alarmo,
Acos toutis les mals, acos lé soul péril
Dount s'es espoubantat qualqué cop moun mounil;
Apey, tout lé restant es un petit nuatgé
Qu'alloc dé l' rendre laid oundro lé païsatgé,
Et qué n'empatcho pas la prunello dé l'el
Dé joüi prou souben de la bisto del cel.

Mais anfin mé disets n'abets pas fayt la malo,
E deja brounzinats aoutant qu'uno cigalo:
Nous parlats dé bouyatgé, abé pas dit boun jour,
Nous fasets espera farços, un paou d'amour;
Attendets d'abé més lé pé dins la bouéturo,
Pey direts sé boulets qualco bouno abenturo,
En attenden, Moussu, fasets bostré paquet:
Es tout prest, mais patienço, ero lé bingt juillet,
Qu'el boun Jean dé Nibèlo, al cor plé d'esperenço,
Un cop les adious fayts, mountet en diligenço.
Lé counductou en plaço ourdouno dé parti:
A peno l' poustillou a dit as chabals: Hi!
Qu'al même moumen, brramm la bouéturo s'ebranlo,
Sourtissen dé l'outel, n'a deja birat l'anglo:
On l'entend brounzinan, brounzinan sul pabat,
Penden qu'es chabals fan patatrat, patatrat.
Benion dé despassa la porto dé la billo
Qué quittan, quand bezen, plantat coumo uno quillo,
Uno carruro d'homme al bord del grand cami,
Qu'attend, mais tout soulet, d'estré nostré bezi,
Per poudé sé fa entendré é retené uno plaço:
Cependen la bouéturo al galop fend l'espaço,
E nostré patient bité d'ambé la ma,
Fa sinné al poustillou d'arresta, d'arresta:
Lé counductou descend é bey nostro carruro,
S'approucha lentomen dé sa grando bouéturo,
El s'empresso labets dé diré al bouyatjur
Qué nou pot lé casa qué dins l'enterieur,
Jutchats s'aquest'accepto ambé recouneyssenço,
La plaço qu'attendio dedins la diligenço,
Penden qué jou sietat dins moun humble cantou,
Fremissi dé pensa qu'aouré per coumpagnou,
Un homme tant puissent, aquelo immenso ampluro,
Capablo dé nous fa cabira la bouéturo.
Cependen quequé fasco yeou lé berey plaçat
Dedins l'enterieur, al miet, dé moun coustat.
N'es pas lé tout souben d'abé libro uno plaço,
S'agis coussi faran per dintra aquello masso;
Car s'agis d'embarra, dins moun coumpartimen,
Un beritablé oustal, un aoutré bastimen:
Mais bejats lé nostré homme, ambé sa grosso panso,
Qué d'un pas lourd, pesant, ber la bouéturo abanço;
Per malhur n'abion pas pourtat cap dé lebié,
El bol pourtant leba lé pé sul marcho-pié,
Mais pot pas, tant el à sa cambo grasso, grosso,
Calguet sé decida d'el fa dintra dé forço.
Per nou pas perdré tems, labets lé counductou
Appello à soun secours l'habille poustillou,
Sé mettoun al darré d'aquelo grando masso
E finissoun pourtant per l'emballa à sa plaço.
Moun patut, moun pipot, deben dounc moun bézi,
Mais lé paouré n'a pas acabat dé souffri:
Dedins l'enteriur abion dé coumpagnounos
Qu'entendion pas razou, é garo à las persounos
Qué coum'el nou poudion n'estré qu'un embarras,
Tabes lous grossis mots nou l'y manquaran pas.
Pey un homme tapla d'aquelo courpulenço,
N'ero pas fayt per mettré à l'aysé en diligenço:
Oh! coumo eren sarrats, à pas poudé boutja,
E mêmes abion peno à poudé respira,
Tant aquel gros penjat occupabo d'espaço,
Tant el ero affligeat d'uno bedeno grasso!
Labets cadun sé plan, crido dé tout coustat,
Sé met à fa l' proucès à sa routounditat,
Disen qué quand on es gros coumo uno barriquo,
L'on deou pas prené plaço en bouéturo publiquo.
Lé paouré bouyatjur gaouso pas diré un mot,
Escouto sans sé plandré aquel lengatge sot.
Al bout d'un certen tems, a besoun dé descendre:
Coussi ba demanda, qu'al mot sera prou tendré,
Per adouci las gens qué soun à soun entour,
Gaousara demanda dé fa soun petit tour?
El frémits, lé paouret, dé crento et d'esperenço,
E s'adresso humblomen à toute l'assistenço,

Resp Pf XIX 478

(1319)

Poésies patoises.

extrait d'un journal

fondé
en 185
« Le g
journal
N°

où tout finit par des
plaisir que nous mé

Ceci nous amène
programme du jo
n'avions à relever la
hasardées à notre
vous savez, en nous
exprimons en franç
n'écrivez-vous, disc
vantée par vous, et
preuve irrécusable d
même langue, ce q
de votre part ?

Il suffirait ici pou
coureurs, d'exhiber
ils y verraient qu
prose que nous vou
dencé, c'est-à-dire n
c'est une preuve de
implicite du peu de s
rencontrerait dans
dons d'abord qu'on
s'amuser à faire de
nous ne le dissimul
beaucoup à dire là-
le reconnaissons no
duit en vers qu'aut
heureux défaut qu
gloire ? Comment u
ter que d'être parlé
une langue méprisa
fallait-il pas se faire
goûtées, comme vo